

<http://divergences.be/spip.php?article4178>



Lumières noires de Nick Land

- Aujourd'hui - 2025 - En attente - The Dark Enlightenment -

Date de mise en ligne : lundi 30 juin 2025

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Nick Land propose ici une introduction générale à la problématique des Lumières Noires (Dark Enlightenment). La lecture de ce texte dense peut dérouter le lecteur, car il véhicule une culture parfois étrangère à la nôtre, à la fois continentale et façonnée par les Lumières classiques (Enlightenment, Aufklärung).

Il bouscule nos idées reçues, mais apporte un éclairage déterminant pour comprendre la déferlante qui nous vient d'outre-Atlantique.

Nous en proposons une lecture augmentée de notes et de commentaires.

Chaque partie du texte comprend un appareil de notes et des commentaires dont l'objet principal est d'amorcer une lutte corps à corps avec les idées développées afin de désamorcer la bombe idéologique et les pièges qu'elle nous tend.

Les notes numérotées en bleu sont disponibles dans la section " notes ", et les commentaires en italique gras sont dans la section " Commentaires et Débats ".

La lecture sera simplifiée en ouvrant deux fois le texte ce qui facilitera la consultation du dispositif d'aide.

Sommaire

- [Partie 1 : Les néo-réactionnaires se dirigent vers la sortie](#)
 - [Notes](#)
 - [Commentaires et débats](#)
- [Partie 2 : L'arc de l'histoire est long, mais il tend vers l'apocalypse zombie](#)
- [Partie 3 : \(sans titre\)](#)
- [Partie 4 : Reprendre la course vers la ruine](#)
- [Partie 4a : Digression en plusieurs parties sur la terreur raciale](#)
- [Partie 4b : Observations odieuses](#)
- [Partie 4c : L'usine à crackers](#)
- [Partie 4d : Mariages étranges](#)
- [Partie 4e : Histoire croisée](#)
- [Partie 4f : À l'approche de l'horizon bionique](#)

LUMIÈRES NOIRES

Partie 1 : Les néo-réactionnaires se dirigent vers la sortie

L'illumination (1) n'est pas seulement un état, mais aussi un événement et un processus. En tant que désignation d'un épisode historique concentré dans le nord de l'Europe au XVIIIe siècle, elle est l'un des principaux candidats au titre de « véritable nom » de la modernité, car elle en capture l'origine et l'essence (la « Renaissance » et la « révolution industrielle » en sont d'autres). Il n'y a qu'une différence subtile entre « illumination » et « illumination progressive », car l'illumination prend du temps et se nourrit d'elle-même, car elle s'auto-confirme, ses révélations sont « évidentes », et parce qu'une « illumination sombre », rétrograde ou réactionnaire, revient presque à une contradiction intrinsèque. Devenir illuminé, dans ce sens historique, c'est reconnaître une lumière qui nous guide, puis la suivre.

Il y a eu des âges d'obscurité, puis l'illumination est venue. De toute évidence, le progrès s'est manifesté, offrant non seulement des améliorations, mais aussi un modèle. De plus, contrairement à une renaissance, l'illumination n'a pas besoin de rappeler ce qui a été perdu ni de souligner l'attrait du retour. La reconnaissance élémentaire de l'illumination est déjà une *histoire whig* en miniature.

Une fois que certaines vérités éclairées ont été reconnues comme évidentes, il ne peut y avoir de retour en arrière, et le conservatisme est condamné d'avance – prédestiné – au paradoxe. F. A. Hayek, qui refusait de se qualifier de conservateur, a préféré le terme « vieux whig », qui, comme « libéral classique » (ou le plus mélancolique « vestige »), accepte que le progrès n'est plus ce qu'il était. Que pourrait être un vieux whig, sinon un progressiste réactionnaire ? Et qu'est-ce que cela signifie ?

Bien sûr, beaucoup de gens pensent déjà savoir à quoi ressemble le modernisme réactionnaire, et dans le contexte actuel de retour aux années 1930, leurs inquiétudes ne peuvent que s'accroître. En gros, c'est ce que signifie le mot « F », du moins dans son acception progressiste. Dans ces circonstances, la fuite de la démocratie correspond si parfaitement aux attentes qu'elle échappe à toute reconnaissance spécifique, apparaissant simplement comme un atavisme ou la confirmation d'une terrible répétition. **(2)**

Pourtant, quelque chose est en train de se passer, et c'est – au moins en partie – autre chose. Une étape importante a été franchie en avril 2009 lors d'une discussion organisée par Cato Unbound entre des penseurs libertaires (dont Patri Friedman et Peter Thiel) **(2)**, au cours de laquelle le désenchantement à l'égard de l'orientation et des possibilités de la politique démocratique a été exprimé avec une franchise inhabituelle. Thiel a résumé cette tendance sans détour : « Je ne crois plus que la liberté et la démocratie soient compatibles. »

En août 2011, Michael Lind (bio) a publié une riposte démocratique dans Salon, déterrante des informations particulièrement compromettantes et concluant :

La crainte de la démocratie par les libertariens et les libéraux classiques est justifiée. Le libertarianisme est vraiment incompatible avec la démocratie. La plupart des libertariens ont clairement indiqué lequel des deux ils préfèrent. La seule question qui reste à régler est de savoir pourquoi quiconque devrait prêter attention aux libertariens.

Lind et les « néo-réactionnaires » semblent largement d'accord sur le fait que la démocratie n'est pas seulement (ou même) un *système*, mais plutôt un vecteur, avec une direction indubitable. La démocratie et la « démocratie progressiste » sont synonymes et indissociables de l'expansion de l'État. **(3)** Si les gouvernements « d'extrême droite » ont, en de rares occasions, momentanément stoppé ce processus, son inversion dépasse les limites du possible dans le cadre démocratique. Étant donné que remporter des élections est avant tout une question d'achat de votes et que les organes d'information de la société (l'éducation et les médias) ne sont pas plus résistants à la corruption que l'électorat, un politicien économe est tout simplement un politicien incompétent, et la variante démocratique du darwinisme élimine rapidement ces inadaptés du patrimoine génétique. C'est une réalité que la gauche applaudit, que la droite établie accepte à contrecœur et contre laquelle la droite libertaire s'est battue sans succès. Cependant,

les libertariens se soucient de moins en moins de savoir si quelqu'un « leur prête attention » : ils recherchent quelque chose de complètement différent, une issue.

Il est structurellement inévitable que la voix des libertariens soit étouffée dans la démocratie, et selon Lind, c'est ainsi que cela doit être. De plus en plus de libertariens sont susceptibles d'être d'accord. La « voix » est la démocratie elle-même, dans sa forme historiquement dominante, rousseauiste. Elle modèle l'État comme une représentation de la volonté populaire, et se faire entendre signifie plus de politique. Si le vote, en tant qu'expression collective des peuples politiquement autonomes, est un cauchemar qui envahit le monde, ajouter au brouhaha n'aide en rien. Plus encore que l'opposition entre égalité et liberté, celle entre voix et sortie est l'alternative qui gagne du terrain, et les libertariens optent pour une fuite sans voix. Patri Friedman remarque : « Nous pensons que la liberté de sortie est si importante que nous l'avons qualifiée de seul droit humain universel. »

Pour les néo-réactionnaires purs et durs, la démocratie n'est pas seulement condamnée, elle est le mal absolu. La fuite devient un impératif ultime. Le courant souterrain qui alimente cette anti-politique est clairement hobbesien, une forme cohérente d'illumination sombre, dépourvue depuis le début de tout enthousiasme rousseauiste pour l'expression populaire. Prédisposée, en tout état de cause, à percevoir les masses politiquement éveillées comme une foule hurlante et irrationnelle, elle conçoit la dynamique de la démocratisation comme fondamentalement dégénérative : consolidant et exacerbant systématiquement les vices, les ressentiments et les déficiences privés jusqu'à ce qu'ils atteignent le niveau de la criminalité collective et de la corruption sociale généralisée. Le politicien démocratique et l'électorat sont liés par un circuit d'incitation réciproque, dans lequel chaque partie pousse l'autre vers des extrêmes toujours plus éhontés de hurlements et de cannibalisme frénétique, jusqu'à ce que la seule alternative aux cris soit d'être dévoré.

Là où l'illumination progressiste voit des idéaux politiques, l'illumination sombre voit des appétits. Elle accepte que les gouvernements soient composés de personnes et que celles-ci mangent bien. Fixant ses attentes aussi bas que possible, elle cherche seulement à épargner à la civilisation une débauche frénétique, ruineuse et gloutonne. De Thomas Hobbes à Hans-Hermann Hoppe et au-delà, elle pose la question suivante : comment empêcher – ou du moins dissuader – le pouvoir souverain de dévorer la société ? Elle trouve systématiquement les « solutions » démocratiques à ce problème risibles, au mieux. **(4)**

Hoppe prône une « société de droit privé » anarcho-capitaliste, mais il n'hésite pas entre la monarchie et la démocratie (et son argumentation est strictement hobbesienne) :

En tant que monopoleur héréditaire, un roi considère le territoire et le peuple sous son règne comme sa propriété personnelle et se livre à l'exploitation monopolistique de cette « propriété ». Sous la démocratie, le monopole et l'exploitation monopolistique ne disparaissent pas. Au contraire, ce qui se passe est le suivant : au lieu d'un roi et d'une noblesse qui considèrent le pays comme leur propriété privée, un gardien temporaire et interchangeable est chargé de manière monopolistique de la gestion du pays. Le gardien ne possède pas le pays, mais tant qu'il est en fonction, il est autorisé à l'utiliser à son avantage et à celui de ses protégés. Il possède son usage actuel – l'usufruit – mais pas son capital social. Cela n'élimine pas l'exploitation. Au contraire, cela rend l'exploitation moins calculatrice et menée avec peu ou pas de considération pour le capital social. L'exploitation devient myope et la consommation du capital est systématiquement encouragée. **(5)**

Les agents politiques investis d'une autorité temporaire par des systèmes démocratiques multipartites ont une incitation écrasante (et manifestement irrésistible) à piller la société avec la plus grande rapidité et la plus grande exhaustivité possible. Tout ce qu'ils négligent de voler – ou « laissent sur la table » – est susceptible d'être hérité par leurs successeurs politiques, qui non seulement n'ont aucun lien avec eux, mais sont en fait opposés à eux, et dont on peut donc s'attendre à ce qu'ils utilisent toutes les ressources disponibles au détriment de leurs ennemis. Tout ce qui est laissé derrière devient une arme entre les mains de l'ennemi. Mieux vaut donc détruire ce qui ne peut être volé. Du point de vue d'un politicien démocratique, tout bien social qui n'est ni directement appropriable ni attribuable

à (sa propre) politique partisane est un pur gaspillage et ne compte pour rien, tandis que même les malheurs sociaux les plus graves – tant qu'ils peuvent être attribués à une administration précédente ou reportés à une administration suivante – apparaissent dans les calculs rationnels comme une bénédiction évidente. Les améliorations techno-économiques à long terme et l'accumulation de capital culturel qui les accompagne, qui constituaient le progrès social au sens ancien (Whig) du terme, ne présentent aucun intérêt politique. Une fois la démocratie épanouie, elles sont immédiatement menacées de disparition.

La civilisation, en tant que processus, est indissociable de la diminution de la préférence temporelle (ou du déclin de l'intérêt pour le présent par rapport à l'avenir). La démocratie, qui, tant en théorie qu'en pratique historique, accentue la préférence temporelle au point de provoquer une frénésie convulsive, est donc aussi proche que possible d'une négation pure et simple de la civilisation, à moins d'un effondrement social instantané vers une barbarie meurtrière ou une apocalypse zombie (ce à quoi elle conduit finalement). Alors que le virus démocratique ravage la société, les habitudes et les attitudes soigneusement accumulées, telles que la prévoyance, la prudence, l'investissement humain et industriel, sont remplacées par un consumérisme stérile et orgiaque, l'incontinence financière et un cirque politique digne de la « télé-réalité ». Demain pourrait appartenir à l'autre camp, alors autant tout manger maintenant.

Winston Churchill, qui a déclaré dans un style néo-réactionnaire que « le meilleur argument contre la démocratie est une conversation de cinq minutes avec l'électeur moyen », est plus connu pour avoir suggéré que « la démocratie est la pire forme de gouvernement, à l'exception de toutes celles qui ont été essayées ». Bien qu'il n'ait jamais concédé que « d'accord, la démocratie est nulle (*en fait, elle est vraiment nulle*), mais quelle est l'alternative ? », l'implication est évidente. La teneur générale de cette sensibilité séduit les conservateurs modernes, car elle fait écho à leur acceptation ironique et désabusée de la détérioration inexorable de la civilisation, ainsi qu'à la crainte intellectuelle associée au capitalisme, considéré comme un ordre social par défaut peu attrayant mais inévitable, qui subsiste après que toutes les alternatives catastrophiques ou simplement impraticables ont été écartées. Selon cette conception, l'économie de marché n'est rien d'autre qu'une stratégie de survie spontanée qui se reconstitue au milieu des ruines d'un monde politiquement dévasté. Les choses vont probablement continuer à empirer indéfiniment. C'est ainsi. **(6)**

Alors, quelle est l'alternative ? (Il est certainement inutile de fouiller dans les années 1930 pour en trouver une.) « Pouvez-vous imaginer une société post-démocratique du XXI^e siècle ? Une société qui se considérerait comme en voie de guérison après la démocratie, un peu comme l'Europe de l'Est se considère comme en voie de guérison après le communisme ? », demande le seigneur suprême des néo-réactionnaires, Mencius Moldbug. « Eh bien, je suppose que cela fait un de nous deux. »

Moldbug a été influencé par l'austro-libertarianisme, mais c'est du passé. Comme il l'explique :

« ... les libertariens ne peuvent pas présenter une image réaliste d'un monde dans lequel leur combat serait gagné et resterait gagné. Ils finissent par chercher des moyens de pousser un monde dans lequel la tendance naturelle de l'État est à la croissance, à remonter la pente. Cette perspective est sisyphéenne, et on comprend pourquoi elle attire si peu de partisans.

Son éveil à la néo-réaction vient de la reconnaissance (hobbésienne) que la souveraineté ne peut être éliminée, enfermée ou contrôlée. Les utopies anarcho-capitalistes ne peuvent jamais sortir de la science-fiction, les pouvoirs divisés se regroupent comme un Terminator brisé, et les constitutions ont exactement autant d'autorité réelle que le leur accorde le pouvoir souverain d'interprétation. L'État n'ira nulle part parce que, pour ceux qui le dirigent, il a trop de valeur pour être abandonné et, en tant qu'incarnation concentrée de la souveraineté dans la société, personne ne peut lui faire faire quoi que ce soit. Si l'État ne peut être éliminé, argue Moldbug, il peut au moins être guéri de la *démocratie* (ou du mauvais gouvernement systématique et dégénératif), et la manière d'y parvenir est de le

formaliser. C'est une approche qu'il appelle le « néo-caméralisme ».

Pour un néocaméraliste, un État est une entreprise qui possède un pays. Un État doit être géré comme toute autre grande entreprise, en divisant la propriété logique en parts négociables, chacune rapportant une fraction précise des bénéfices de l'État. (Un État bien géré est très rentable.) Chaque part donne droit à une voix, et les actionnaires élisent un conseil d'administration qui embauche et licencie les dirigeants.

Les clients de cette entreprise sont ses résidents. Un État néocaméraliste géré de manière rentable servira, comme toute entreprise, ses clients de manière efficace et efficiente. Une mauvaise gouvernance équivaut à une mauvaise gestion.

Tout d'abord, il est essentiel de briser le mythe démocratique selon lequel un État « appartient » à ses citoyens. Le but du néocaméralisme est de racheter les véritables détenteurs du pouvoir souverain, et non de perpétuer des mensonges sentimentaux sur l'émancipation des masses. À moins que la propriété de l'État ne soit officiellement transférée entre les mains de ses dirigeants réels, la transition néo-caméraliste n'aura tout simplement pas lieu, le pouvoir restera dans l'ombre et la farce démocratique se poursuivra.

Deuxièmement, il faut donc identifier de manière plausible la classe dirigeante. Il convient de noter immédiatement, contrairement aux principes marxistes d'analyse sociale, qu'il ne s'agit pas de la « bourgeoisie capitaliste ». Logiquement, cela ne peut pas être le cas. Le pouvoir de la classe des affaires est déjà clairement formalisé, en termes monétaires, de sorte que l'identification du capital au pouvoir politique est parfaitement redondante. Il faut plutôt se demander à *qui les capitalistes versent des faveurs politiques, quelle est la valeur potentielle de ces faveurs* et comment est répartie l'autorité qui permet de les accorder. Cela nécessite, avec un minimum d'irritation morale, de cartographier avec précision l'ensemble du paysage social de la corruption politique (« lobbying ») et de convertir en parts fongibles les privilèges administratifs, législatifs, judiciaires, médiatiques et universitaires auxquels ces pots-de-vin donnent accès. Dans la mesure où les électeurs méritent d'être corrompus, il n'est pas nécessaire de les exclure entièrement de ce calcul, même si leur part de souveraineté sera estimée avec le mépris qui s'impose. La conclusion de cet exercice est la cartographie d'une entité dirigeante qui est l'instance véritablement dominante de la politique démocratique. Moldbug l'appelle la « *Cathédrale* ».

Troisièmement, la formalisation des pouvoirs politiques permet l'existence d'un gouvernement efficace. Une fois que l'univers de la corruption démocratique est converti en une participation (librement transférable) dans gov-corp, les propriétaires de l'État peuvent mettre en place une gouvernance d'entreprise rationnelle, en commençant par la nomination d'un PDG. Comme dans toute entreprise, les intérêts de l'État sont désormais formalisés avec précision comme la maximisation de la valeur à long terme pour les actionnaires. Les résidents (clients) n'ont plus besoin de s'intéresser à la politique. En fait, cela reviendrait à faire preuve de tendances semi-criminelles. Si gov-corp ne fournit pas une valeur acceptable en échange des impôts (rente souveraine), ses clients peuvent le signaler au service clientèle et, si nécessaire, aller voir ailleurs. Gov-corp se concentrerait alors sur la gestion d'un pays efficace, attractif, dynamique, propre et sûr, capable d'attirer des clients. Pas de voix, libre de partir.

... bien que l'approche néocaméraliste n'ait jamais été essayée dans son intégralité, ses équivalents historiques les plus proches sont la tradition du XVIII^e siècle de l'absolutisme éclairé, représentée par Frédéric le Grand, et la tradition non démocratique du XXI^e siècle, telle qu'on la retrouve dans les fragments perdus de l'Empire britannique, comme Hong Kong, Singapour et Dubaï. Ces États semblent offrir une très haute qualité de services à leurs citoyens, sans aucune démocratie significative. Ils ont un taux de criminalité minimal et un niveau élevé de liberté individuelle et économique. Ils ont tendance à être assez prospères. Ils ne sont faibles que sur le plan de la liberté politique, mais celle-ci est par définition sans importance lorsque le gouvernement est stable et efficace.

Dans l'Antiquité classique européenne, la démocratie était reconnue comme une phase familière du développement politique cyclique, fondamentalement décadente par nature et préliminaire à une dérive vers la tyrannie. Aujourd'hui, cette conception classique a complètement disparu et a été remplacée par une idéologie démocratique mondiale, dépourvue de toute réflexion critique, qui s'affirme non pas comme une thèse sociologique crédible, ni même comme une aspiration populaire spontanée, mais plutôt comme un credo religieux d'un type spécifique et historiquement identifiable :

... une tradition reçue que j'appelle l'universalisme, qui est une secte chrétienne non théiste. D'autres étiquettes actuelles, plus ou moins synonymes, désignent cette même tradition : progressisme, multiculturalisme, libéralisme, humanisme, gauchisme, politiquement correct, etc. ... L'universalisme est la branche dominante du christianisme moderne de tendance calviniste, issue de la tradition dissidente ou puritaine anglaise et ayant évolué à travers les mouvements unitarien, transcendantaliste et progressiste. Son enchevêtrement ancestral comprend également quelques ramifications secondaires suffisamment importantes pour être mentionnées, mais dont l'ascendance chrétienne est légèrement mieux dissimulée, telles que le laïcisme rousseauiste, l'utilitarisme benthamite, le judaïsme réformé, le positivisme comtien, l'idéalisme allemand, le socialisme scientifique marxiste, l'existentialisme sartrien, le postmodernisme heideggérien, etc. ... L'universalisme, à mon avis, peut être décrit comme un culte mystérieux du pouvoir. ... Il est aussi difficile d'imaginer l'universalisme sans l'État que le paludisme sans les moustiques. ... Le fait est que cette chose, quel que soit le nom que vous lui donniez, existe depuis au moins deux cents ans, voire cinq cents ans. Il s'agit en fait de la Réforme elle-même. ... Et se contenter de la dénoncer comme un mal est à peu près aussi efficace que de poursuivre Shub-Niggurath devant un tribunal d'instance.

Pour comprendre l'émergence de la situation difficile dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, caractérisée par une expansion incessante et totalitaire de l'État, la prolifération de faux « droits de l'homme » positifs (revendications sur les ressources d'autrui soutenues par des bureaucraties coercitives), l'argent politisé, les « guerres pour la démocratie » évangéliques imprudentes et le contrôle total de la pensée déployé pour défendre un dogme universaliste (accompagné de la dégradation de la science en une fonction de relations publiques du gouvernement), il est nécessaire de se demander comment le Massachusetts a conquis le monde, comme le fait Moldbug. Chaque année qui passe, l'idéal international d'une bonne gouvernance se rapproche de plus en plus, et de manière de plus en plus rigide, des normes fixées par les départements d'études sur les griefs des universités de Nouvelle-Angleterre. C'est la providence divine des râleurs et des niveleurs, élevée au rang de téléologie planétaire et consolidée sous le règne de la *Cathédrale*.

La *Cathédrale* a substitué son évangile à tout ce que nous avons toujours connu. Il suffit de considérer les préoccupations exprimées par les pères fondateurs de l'Amérique (compilées par « Liberty-clinger », commentaire n° 1, ici) :

Une démocratie n'est rien d'autre que la loi de la foule, où 51 % de la population peut priver les 49 % restants de leurs droits. â€” *Thomas Jefferson*

La démocratie, c'est deux loups et un agneau qui votent pour décider du menu du déjeuner. La liberté, c'est un agneau bien armé qui conteste le vote ! â€” *Benjamin Franklin*

La démocratie ne dure jamais longtemps. Elle se gaspille, s'épuise et s'assassine rapidement. Il n'y a jamais eu de démocratie qui ne se soit suicidée. â€” *John Adams*

Les démocraties ont toujours été le théâtre de turbulences et de conflits ; elles se sont toujours révélées incompatibles avec la sécurité personnelle ou les droits de propriété ; et elles ont généralement eu une existence

aussi brève que leur mort a été violente. » *James Madison*

Nous sommes un gouvernement républicain. La véritable liberté ne se trouve jamais dans le despotisme ou dans les extrêmes de la démocratie... On a observé que si elle était praticable, la démocratie pure serait le gouvernement le plus parfait. L'expérience a prouvé qu'aucune position n'est plus fausse que celle-ci. Les anciennes démocraties, dans lesquelles le peuple délibérait lui-même, n'ont jamais possédé une seule bonne caractéristique de gouvernement. Leur caractère même était la tyrannie... » *Alexander Hamilton*

Plus d'informations sur le vote avec les pieds (et le génie incandescent de Moldbug), à suivre...

Note ajoutée (7 mars) :

Ne vous fiez pas à l'attribution de la citation de « Benjamin Franklin » ci-dessus. Selon Barry Popik, cette phrase a probablement été inventée par James Bovard en 1992. (Bovard remarque ailleurs : « Il y a peu d'erreurs plus dangereuses dans la pensée politique que d'assimiler la démocratie à la liberté. »)

Notes

1- [Pour plus de détails cliquer ici](#)

2- [Pour plus de détails cliquer ici](#)

Commentaires et débats

1- Les **Lumières** provoquent l'illumination. La métaphore situe la discussion dans son contexte religieux et la sécularisation entamée par les philosophes de ce courant de pensée du XVIIIème qui tentent de se libérer des pesanteurs de la métaphysique et de la scolastique. Les Lumières développent un nouveau rationalisme. La foi n'a plus sa place dans le savoir. Cela amorce le déclin des absolus. Le rationnel définit le réel. C'est l'esprit humain qui permet l'intelligibilisation du monde.

– Le progrès devient l'objectif de ce courant qui amorce une eschatologie profane et une philosophie de l'Histoire. Le progrès est une désintoxication de l'homme, une reconnaissance de sa perfectibilité contre une résignation issue du fléau religieux biblique.

– Les Lumières lancent aussi une anthropocée qui rejette la vieille théodicée. Cela implique un éclatement du pouvoir et une philosophie politique révolutionnaire. L'État, le droit deviennent des enjeux notoires tout comme la Liberté.

– Enfin l'individualisme mécanique laisse place à la subjectivité et de la vie sociale.

Les Lumières amorcent une refonte en profondeur de la philosophie pour le meilleur et pour le pire. C'est le début de la Modernité, mais aussi, hélas, de la modernité sa version sclérosée et totalisante.

2- Les Lumières rendent impossible tout retour en arrière si bien que le conservatisme perd sa crédibilité. La Démocratie, fille naturelle des lumières, impose sa loi d'airain. Les Lumières ont pris une dimension vectorielle implacable. La figure mathématique met en évidence la puissance des Lumières qu'il ne faut pas considérer comme un système donc modifiable. La réaction remplace le conservatisme impuissant. Nick Land propose d'analyser cette problématique.

3 - Si l'on suit le raisonnement, être contre l'État revient à refuser la démocratie.

Les arguments néo-réactionnaires obligent l'anarcho-sphère à reprendre ses fondamentaux.

4 - Les métaphores des zombies et du cannibalisme, souvent utilisée dans le discours politique, la littérature et le cinéma anglo-saxons cachent, comme tout métaphore, une impasse démonstrative. L'image sert de preuve.

C'est réduit le cannibalisme à ce qu'il n'est pas. Les études sur ce point sont démonstrative (Biblio)

5 - Les Lumières inauguraient l'ouverture au droit public de la " société civile ". Les Lumières Noires relancent une droit privé de type anarcho-capitaliste. Ce qui remet la propriété au centre de la vie sociale et politique.

Les néo-réactionnaires gardent le modèle monarchique féodale de type anglais. La problématique de la propriété agraire est à l'origine des grandes révoltes du moment cromwellien. Nick Land développe plus bas cette démonstration.

6 - La Démocratie obsède les Lumières Noires.

La démocratie, **le mal absolu**, mobilise toutes les énergies de la Noircitude (Lumières Noires). D.E procède par inversion quasi systématique des Lumières.

Démocratie et État forment un dualité. La pensée libertaire doit affronter cette gageure : renoncer à l'État reviendrait à rejeter la démocratie.

Comme pour la prédestination, l'avenir est tracé d'avance : les rails de la modernité mènent à la destruction.

La question du vote illustre la démarche noiriste. Le vote sert à légitimer la domination des possesseurs et celle de leurs successeurs. De plus, le vote à " main levée " change de signification selon la position du bras. L'électoratisme se réduit à un formalisme urnien qui devient un rituel quasi liturgique.

Le thème du vote ne nous laisse pas indifférents. D'ailleurs, ceux qui ont fréquentés les AG et autres réunions politiques connaissent parfaitement les limites du formalisme électoral urnien (des urnes) ou pire de la main levée, sans tendre le bras vers l'avant !!!

La psychologie des foules régit les mécanismes de la démocratie. Le XIXème siècle a inauguré les études des mécanismes populistes. La citation de W. Churchill est un exemple typique du mépris de classe.

La démocratie est une soupape de sécurité à l'usage des manipulateurs chevronnés.

Partie 2 : L'arc de l'histoire est long, mais il tend vers l'apocalypse zombie

David Graeber : « *Il me semble que si l'on pousse ce raisonnement jusqu'à sa conclusion logique, la seule façon d'avoir une société véritablement démocratique serait également d'abolir le capitalisme dans son état actuel.* »

Marina Sitrin : « *Nous ne pouvons pas avoir la démocratie avec le capitalisme... La démocratie et le capitalisme ne fonctionnent pas ensemble.* »

(Ici, via John J. Miller)

C'est toujours le problème avec l'histoire. Elle semble toujours terminée. Mais elle ne l'est jamais.
(Mencius Moldbug)

Rechercher « démocratie » et « liberté » ensemble sur Google est très instructif, d'une manière sombre. Dans le cyberspace, au moins, il est clair que seule une minorité distincte considère ces termes comme positivement liés. Si l'on en croit l'araignée Google et ses proies numériques, l'association la plus répandue est de loin disjonctive, voire antagoniste, s'appuyant sur l'idée réactionnaire selon laquelle la démocratie constitue une menace mortelle pour la liberté, garantissant pratiquement son éradication finale. La démocratie est à la liberté ce que Gargantua est à une tarte (« Vous voyez bien que nous aimons la liberté, au point d'en avoir l'estomac qui gargouille et l'eau à la bouche... »).

Steve H. Hanke expose ce point de vue avec autorité dans son court essai *On Democracy Versus Liberty*, axé sur l'expérience américaine :

La plupart des gens, y compris la plupart des Américains, seraient surpris d'apprendre que le mot « démocratie » n'apparaît ni dans la Déclaration d'indépendance (1776) ni dans la Constitution des États-Unis d'Amérique (1789). Ils seraient également choqués d'apprendre la raison de l'absence du mot démocratie dans les documents fondateurs des États-Unis. Contrairement à ce que la propagande a fait croire au public, les pères fondateurs de l'Amérique étaient sceptiques et inquiets à l'égard de la démocratie. Ils étaient conscients des maux qui accompagnent la tyrannie de la majorité. Les auteurs de la Constitution se sont donné beaucoup de mal pour s'assurer que le gouvernement fédéral ne soit pas fondé sur la volonté de la majorité et ne soit donc pas démocratique.

Si les auteurs de la Constitution n'ont pas embrassé la démocratie, à quoi adhéraient-ils ? Tous d'accord, les auteurs ont convenu que le but du gouvernement était de garantir aux citoyens les trois droits énoncés par John Locke : le droit à la vie, à la liberté et à la propriété.

Il précise :

La Constitution est avant tout un document structurel et procédural qui détaille qui doit exercer le pouvoir et comment il doit l'exercer. Une grande importance est accordée à la séparation des pouvoirs et aux freins et contrepoids du système. Il ne s'agit pas d'une construction cartésienne ou d'une formule visant à manipuler la société, mais d'un bouclier destiné à protéger le peuple contre le gouvernement. En bref, la Constitution a été conçue pour gouverner le gouvernement, et non le peuple.

La Déclaration des droits établit les droits du peuple contre les violations de l'État. La seule chose que les citoyens peuvent exiger de l'État, en vertu de la Déclaration des droits, est un procès devant un jury. Les autres droits des citoyens sont des protections contre l'État. Pendant environ un siècle après la ratification de la Constitution, la propriété privée, les contrats et le libre-échange intérieur aux États-Unis étaient sacrés. La portée et l'ampleur du gouvernement restaient très limitées. Tout cela était très cohérent avec ce que l'on entendait par liberté.

À mesure que l'esprit réactionnaire enfonce ses tentacules dans le cerveau, il devient difficile de se souvenir comment le discours progressiste classique (ou non communiste) pouvait autrefois avoir un sens. Que pensaient les gens ? Qu'attendaient-ils de cet État émergent, superpuissant, populiste et cannibale ? La catastrophe finale n'était-elle pas entièrement prévisible ? Comment a-t-il été possible d'être whig ?

La crédibilité idéologique de la démocratisation radicale n'est bien sûr pas remise en question. Comme l'ont expliqué en détail des penseurs aussi divers que Walter Russell Mead (chrétien progressiste) ou Mencius Moldbug (réactionnaire athée), elle correspond si parfaitement à l'enthousiasme religieux ultra-protestant que son pouvoir d'animer l'âme révolutionnaire ne devrait surprendre personne. Quelques années seulement après la remise en cause du pouvoir papal par Martin Luther, des insurgés paysans pendaient leurs ennemis de classe dans toute

l'Allemagne.

La crédibilité empirique du progrès démocratique est beaucoup plus déroutante, mais aussi véritablement complexe (c'est-à-dire controversée, ou plus précisément, digne d'une controverse fondée sur des données et rigoureusement argumentée). Cela s'explique en partie par le fait que la configuration moderne de la démocratie émerge dans le sillage d'une tendance moderniste beaucoup plus large, dont les volets technico-scientifique, économique, social et politique sont obscurément liés, tissés ensemble par des corrélations trompeuses et des causalités erronées. Si, comme le soutient Schumpeter, le capitalisme industriel tend à engendrer une culture démocratico-bureaucratique qui aboutit à la stagnation, il peut néanmoins sembler que la démocratie soit « associée » au progrès matériel. Il est facile de confondre un indicateur retardé avec un facteur causal positif, surtout lorsque le zèle idéologique favorise cette interprétation erronée. Dans le même ordre d'idées, comme le cancer ne touche que les êtres vivants, il pourrait – à première vue – être associé à la vitalité.

Robin Hanson fait remarquer (avec douceur) :

Oui, de nombreuses tendances sont positives depuis un siècle environ, et oui, cela suggère qu'elles continueront à progresser pendant un siècle environ. Mais non, cela ne signifie pas que les étudiants ont tort, empiriquement ou moralement, de penser qu'il est « utopique » de croire que l'on pourrait « mettre fin à la pauvreté, à la maladie, à la tyrannie et à la guerre » en rejoignant la quête politique d'un Kennedy des temps modernes. Pourquoi ? Parce que les tendances positives récentes dans ces domaines n'ont pas été causées par de tels mouvements politiques ! Elles ont été principalement causées par l'enrichissement que nous a apporté la révolution industrielle, un événement que les mouvements politiques ont plutôt tendance, en moyenne, à freiner.

Une simple chronologie historique suggère que l'industrialisation favorise la démocratisation progressive, plutôt que d'en être le résultat. Cette observation a même donné naissance à une école de pensée populaire largement acceptée en sciences sociales, selon laquelle la « maturation » des sociétés dans le sens démocratique est déterminée par des seuils de richesse ou par la formation d'une classe moyenne. La corrélation logique stricte de ces idées, selon laquelle la démocratie est *fondamentalement improductive* par rapport au progrès matériel, est généralement sous-estimée. La démocratie consomme le progrès. Du point de vue de l'illumination sombre, le mode d'analyse approprié pour étudier le phénomène démocratique est la parasitologie générale.

Les réponses quasi-libertaires à l'épidémie acceptent implicitement cette idée. Face à une population profondément infectée par le virus zombie et sombrant dans un effondrement social cannibale, l'option privilégiée est la quarantaine. Ce n'est pas l'isolement communicatif qui est essentiel, mais une désolidarisation fonctionnelle de la société qui resserre les boucles de rétroaction et expose les individus avec une intensité maximale aux conséquences de leurs propres actions. La solidarité sociale, au contraire, est l'alliée du parasite. En supprimant tous les mécanismes de rétroaction à haute fréquence (tels que les signaux du marché) et en les remplaçant par des boucles lentes, infrarouges, qui passent par un forum centralisé de « volonté générale », une société radicalement démocratisée isole le parasitisme de ses actions, transformant des comportements locaux, douloureusement dysfonctionnels, intolérables et donc à corriger de toute urgence en pathologies sociopolitiques mondiales, engourdies et chroniques.

Mordre les parties du corps d'autrui peut rendre difficile l'accès à l'emploi : voilà le genre de leçon qu'un ordre cybernétique intense, à rétroaction stricte et laissez-faire permettrait d'apprendre. C'est aussi exactement le genre de discrimination zombiphobe et insensible que toute démocratie compatissante dénoncerait comme un crime de pensée, tout en augmentant le budget public consacré aux personnes en situation de vulnérabilité vitale, mènerait des campagnes de sensibilisation au nom de ceux qui souffrent du syndrome des pulsions cannibales involontaires, affirmerait la dignité du mode de vie zombie dans les programmes d'enseignement supérieur et réglerait

rigoureusement les lieux de travail afin de garantir que les morts-vivants qui traînent ne soient pas victimes d'employeurs obsédés par le profit, axés sur la performance ou même animationnistes irréductibles.

Alors que la tolérance éclairée envers les zombies s'épanouit à l'abri du méga-parasite démocratique, un petit groupe de réactionnaires, attentifs aux effets des incitations réelles, soulève la question classique : « Vous réalisez bien que ces politiques conduisent inévitablement à une expansion massive de la population zombie ? » Le vecteur dominant de l'histoire présuppose que ces objections gênantes sont marginalisées, ignorées et, dans la mesure du possible, réduites au silence par l'ostracisme social. Les rescapés fortifient leurs abris souterrains, font des réserves de nourriture déshydratée, de munitions et de pièces d'argent, ou accélèrent leurs démarches pour obtenir un deuxième passeport et commencent à faire leurs valises.

Si tout cela semble s'éloigner de la réalité historique, il existe un remède opportun : une petite digression vers la Grèce. Microcosme de la mort de l'Occident en temps réel, l'histoire grecque est hypnotique. Elle décrit une période de 2 500 ans loin d'être linéaire, mais irrésistiblement dramatique, de la proto-démocratie à l'apocalypse zombie accomplie. Sa vertu première est qu'elle illustre parfaitement le mécanisme démocratique *in extremis*, qui sépare les individus et les populations locales des conséquences de leurs décisions en brouillant leur comportement grâce à des systèmes de redistribution centralisés à grande échelle. Vous décidez de ce que vous faites, mais vous votez ensuite sur les conséquences. Comment pourrait-on dire « non » à cela ?

Il n'est donc pas surprenant qu'après plus de 30 ans d'adhésion à l'UE, les Grecs aient coopéré avec enthousiasme à un mégaprojet d'ingénierie sociale qui élimine tous les signaux sociaux à courte portée et redirige les réactions vers le circuit grandiose de la solidarité européenne, garantissant ainsi que toutes les informations économiquement pertinentes soient décalées vers le rouge par le puits de chaleur mortel de la Banque centrale européenne. Plus précisément, il a conspiré avec « l'Europe » pour effacer toutes les informations que pourraient contenir les taux d'intérêt grecs, rendant ainsi inefficace tout retour d'information financière sur les choix de politique intérieure.

C'est la démocratie dans sa forme la plus aboutie, qui défie toute perfection, car rien ne se conforme plus exactement à la « volonté générale » que l'abolition législative de la réalité, et rien ne porte un coup plus fatal à la réalité que le couplage des taux d'intérêt teutoniques avec les décisions de dépenses de la Méditerranée orientale. *Vivre comme les Hellènes et payer comme les Allemands* : tout parti politique qui n'a pas réussi à se hisser au pouvoir sur ce programme mérite de se battre pour les miettes laissées par les vautours dans le désert. C'est une évidence absolue, dans tous les sens du terme. Qu'est-ce qui pourrait bien mal tourner ?

Plus précisément, qu'est-ce qui a mal tourné ? Mencius Moldbug commence sa série *Unqualified Reservations* intitulée « How Dawkins got pwned (or taken over through an « exploitable vulnerability ») » (Comment Dawkins s'est fait avoir (ou a été pris en otage par une « vulnérabilité exploitable ») en esquissant les règles de conception d'un « parasite mémétique optimal » hypothétique qui serait « aussi virulent que possible. Il sera hautement contagieux, hautement morbide et hautement persistant. Un virus vraiment répugnant ». Comparé à cette super-peste idéologique, le monothéisme vestigial ridiculisé dans *The God Delusion* ne serait rien de plus qu'un rhume modérément désagréable. Ce qui commence comme un bricolage abstrait de mêmes se termine par une grande révolution historique, dans le mode de l'illumination obscure :

Je crois que le professeur Dawkins n'est pas seulement un athée chrétien. C'est un athée protestant. Et il n'est pas seulement un athée protestant. C'est un athée calviniste. Et il n'est pas seulement un athée calviniste. C'est un athée anglo-calviniste. En d'autres termes, on peut également le décrire comme un athée puritain, un athée dissident, un athée non-conformiste, un athée évangélique, etc.

Cette taxonomie cladistique fait remonter l'ascendance intellectuelle du professeur Dawkins à environ 400 ans, à

l'époque de la guerre civile anglaise. À l'exception bien sûr du thème de l'athéisme, le noyau du professeur Dawkins correspond remarquablement bien à celui des Ranter, Leveller, Digger, Quaker, Fifth Monarchist ou à toute autre tradition dissidente anglaise plus extrême qui a fleuri pendant l'interrègne cromwellien.

Franchement, ces types étaient des cinglés. Des fanatiques maniaques. Tout penseur anglais mainstream du XVIIe, XVIIIe ou XIXe siècle, informé que cette tradition (ou son descendant moderne) est aujourd'hui la confession chrétienne dominante sur la planète, y verrait un signe de l'apocalypse imminente. Si vous êtes sûr qu'ils ont tort, vous en êtes plus sûr que moi.

Heureusement, Cromwell lui-même était relativement modéré. Les sectes ultra-puritaines extrêmes n'ont jamais réussi à s'imposer solidement au pouvoir sous le Protectorat. Plus heureusement encore, Cromwell a vieilli et est mort, et le cromwellisme a disparu avec lui. Un gouvernement légitime a été rétabli en Grande-Bretagne, tout comme l'Église d'Angleterre, et les dissidents sont redevenus une frange marginale. Et franchement, bon débarras !

Cependant, on ne peut pas éliminer un bon parasite. Une communauté de puritains s'est enfuie en Amérique et a fondé les colonies théocratiques de la Nouvelle-Angleterre. Après ses victoires militaires lors de la rébellion américaine et de la guerre de Sécession, le puritanisme américain était en bonne voie pour dominer le monde. Ses victoires lors de la Première Guerre mondiale, de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide ont confirmé son hégémonie mondiale. Toutes les pensées dominantes légitimes sur Terre aujourd'hui descendent des puritains américains et, à travers eux, des dissidents anglais.

Compte tenu de l'ascension de ce « virus vraiment laid » vers la domination mondiale, il peut sembler étrange de s'en prendre à une figure aussi marginale que Dawkins, mais Moldbug choisit sa cible pour des raisons stratégiques extrêmement judicieuses. Moldbug s'identifie au darwinisme de Dawkins, à son rejet intellectuel du théisme abrahamique et à son engagement général en faveur de la rationalité scientifique. Pourtant, il reconnaît, et c'est essentiel, que les facultés critiques de Dawkins s'éteignent – brusquement et souvent de manière comique – dès qu'elles risquent de mettre en danger un engagement encore plus large envers le progressisme hégémonique. En ce sens, Dawkins est très révélateur. Le sécularisme militant est lui-même une variante modernisée du méta-mème abrahamique, dans sa branche taxonomique anglo-protestante et radicalement démocratique, *dont la tradition spécifique est l'antitraditionnalisme*. L'athéisme clamant *The God Delusion* représente une feinte protectrice et une mise à niveau cohérente de la réforme religieuse, guidée par un esprit d'enthousiasme progressiste qui l'emporte sur l'empirisme et la raison, tout en illustrant un dogmatisme irritabile qui rivalise avec tout ce que l'on peut trouver dans les courants antérieurs sur le thème de Dieu.

Dawkins n'est pas seulement un progressiste moderne éclairé et un démocrate radical implicite, c'est aussi un scientifique aux références impressionnantes, plus précisément un biologiste et (donc) un évolutionniste darwinien. Le point où il atteint la limite de la pensée acceptable telle que définie par le super-virus mémétique est donc assez facile à anticiper. Sa tradition héritée d'ultra-protestantisme de basse église a remplacé Dieu par l'Homme comme lieu d'investissement spirituel, et « l'Homme » est en cours de dissolution par la recherche darwinienne depuis plus de 150 ans. (En tant que personne sensée et honnête que vous êtes, après être arrivé jusqu'ici avec Moldbug, vous êtes probablement déjà en train de murmurer : « *Ne parle pas de race, ne parle pas de race, ne parle pas de race, s'il te plaît, oh s'il te plaît, au nom du Zeitgeist et du cher et doux non-dieu du progrès, ne parle pas de race...* ») ... mais Moldbug cite déjà Dawkins, qui cite Thomas Huxley : « ... dans une compétition qui doit être menée par la pensée et non par les morsures. Les places les plus élevées dans la hiérarchie de la civilisation ne seront certainement pas à la portée de nos cousins basanés. » Ce que Dawkins résume ainsi : « Si Huxley... était né et avait été éduqué à notre époque, [il] aurait été le premier à s'incliner avec nous devant [ses] sentiments victoriens et son ton onctueux. Je ne les cite que pour illustrer comment le *Zeitgeist* évolue. »

Et ça empire. Moldbug semble tenir la main de Huxley et... (beurk !) lui caresser la paume avec son doigt. Ce n'est

certainement plus une réaction libertarienne classique à €” cela devient sérieusement sombre et effrayant. « Sérieusement, quelles sont les preuves du fraternisme ? Pourquoi, exactement, le professeur Dawkins croit-il que tous les néohominidés naissent avec un potentiel identique de développement neurologique ? Il ne le dit pas. Peut-être pense-t-il que c'est évident. »

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les mérites scientifiques respectifs de la diversité ou de l'uniformité biologique humaine, il est incontestable que seule cette dernière hypothèse est tolérée. Même si les croyances progressistes et universalistes sur la nature humaine sont vraies, elles ne sont pas défendues parce qu'elles sont vraies, ni parce qu'elles sont le résultat d'un processus qui résiste à l'épreuve du rire pour la rationalité scientifique critique. Elles sont acceptées comme des dogmes religieux, avec toute l'intensité passionnée qui caractérise les éléments essentiels de la foi, et les remettre en question n'est pas une question d'inexactitude scientifique, mais de ce que nous appelons aujourd'hui le « *politiquement incorrect* », et que nous connaissions autrefois sous le nom d'« *hérésie* ».

Maintenir cette posture morale transcendante à l'égard du « racisme » n'est pas plus rationnel que d'adhérer à la doctrine du « péché originel », dont il est en tout cas le substitut moderne incontestable. La différence, bien sûr, est que le « péché originel » est une doctrine traditionnelle, à laquelle adhère une cohorte sociale en difficulté, largement sous-représentée parmi les intellectuels publics et les personnalités des médias, profondément démodée dans la culture mondiale dominante et largement critiquée – voire ridiculisée – sans que l'on suppose immédiatement que le critique prône le meurtre, le vol ou l'adultère. Remettre en question le statut du racisme en tant que péché social suprême et déterminant, en revanche, revient à s'exposer à la condamnation universelle des élites sociales et à éveiller des soupçons de « crimes de pensée » allant de l'apologie de l'esclavage aux fantasmes génocidaires. Le racisme est un mal pur ou absolu, dont la sphère propre est l'infini et l'éternel, ou les profondeurs incendiaires et pécheresses de l'âme hyperprotestante, plutôt que les limites banales de l'interaction civile, du réalisme social scientifique ou de la légalité efficace et proportionnelle. La dissymétrie entre l'affect, la sanction et le pouvoir social brut qui accompagne les anciennes hérésies et leurs remplaçants, une fois remarquée, est un indicateur inquiétant. Une nouvelle secte règne, et elle n'est même pas particulièrement bien cachée.

Pourtant, même parmi les partisans les plus endurcis de la HBD, la sanctification hystérique de la pensée raciale positive ne suffit guère à conférer à la démocratie radicale l'aura de profonde morbidité que Moldbug détecte. Cela nécessite une relation dévotionnelle à l'État.

Partie 3 : (sans titre)

Le précédent épisode de cette série s'est terminé avec notre héros Mencius Moldbug, enfoncé jusqu'à la taille (voire plus) dans le marécage nauséabond du politiquement incorrect, approchant du cœur sombre de sa méditation politico-religieuse sur *How Dawkins Got Pwned*. Moldbug a surpris Dawkins en pleine dénonciation symptomatique, significative et d'une hypocrisie insupportable, des « sentiments victoriens » racistes de Thomas Huxley – un sermon qui se termine par une étrange déclaration selon laquelle il cite les propos de Huxley, malgré leur caractère manifestement odieux et totalement intolérable, « uniquement pour illustrer comment le *Zeitgeist* évolue ».

Moldbug saute sur l'occasion pour poser la question cruciale : « Qu'est-ce que c'est exactement, ce *Zeitgeist* ? » Il s'agit indéniablement d'une prise extraordinaire. Voici un penseur (Dawkins), formé en biologie et particulièrement fasciné par les thèmes (disjoints) de l'évolution naturaliste et de la religion abrahamique, qui tombe sur ce qu'il appréhende comme une tendance unidirectionnelle du développement spirituel de l'histoire mondiale, qu'il ne ensuite – avec emphase, mais sans le moindre recours à la raison disciplinée ou à des preuves – avoir un lien sérieux avec les progrès de la science, de la biologie humaine ou de la tradition religieuse. Le charabia qui en résulte est étonnant, mais pour Moldbug, tout cela a un sens :

En fait, le *Zeitgeist* du professeur Dawkins est... indiscernable de... l'ancien concept anglo-calviniste ou puritain de Providence. C'est peut-être une fausse correspondance. Mais elle est assez proche.

Un autre mot pour désigner le *Zeitgeist* est progrès. Il n'est pas surprenant que les universalistes aient tendance à croire au progrès – en fait, dans un contexte politique, ils se qualifient souvent de progressistes. L'universalisme a en effet fait beaucoup de progrès depuis [l'époque de la remarque embarrassante de Huxley en] 1913. Mais cela ne réfute guère la proposition selon laquelle l'universalisme est une tradition parasitaire. Le progrès pour la tique n'est pas le progrès pour le chien.

Qu'est-ce que cette chose appelée « *Zeitgeist* » ? La question mérite d'être répétée. N'est-il pas étonnant, pour commencer, que lorsqu'un darwiniste anglais cherche une arme pour en frapper un autre, le gourdin le plus pratique à portée de main soit un mot allemand associé à une lignée abstruse de philosophie idéaliste vénérant l'État faisant explicitement référence à une conception du temps historique qui n'a aucun lien discernable avec le processus d'évolution naturaliste ? C'est comme si, dans une dispute comparable entre physiciens (sur le thème de l'indétermination quantique), on entendait soudain quelqu'un crier « Dieu ne joue pas aux dés avec l'univers ». En fait, les deux exemples sont intimement liés, car la foi de Dawkins dans le *Zeitgeist* s'accompagne d'une adhésion au progressisme dogmatique de la « religion einsteinienne » (méticuleusement disséquée, bien sûr, par Moldbug).

L'impudence est remarquable, ou du moins le serait-elle si l'on croyait naïvement que les protocoles de la rationalité scientifique occupaient une position souveraine dans une telle dispute, ne serait-ce qu'en principe. En fait – et ici l'ironie est amplifiée jusqu'au bord de la psychose hurlante –, le Vieux d'Einstein règne toujours. Les critères de jugement doivent tout à l'hygiène spirituelle néo-puritaine et rien du tout à la réalité vérifiable. Les déclarations scientifiques sont filtrées pour vérifier leur conformité à un programme social progressiste, dont l'autorité semble insensible à son indifférence totale pour l'intégrité scientifique. Cela rappelle à Moldbug Lyssenko, pour des raisons compréhensibles.

« Si les faits ne concordent pas avec la théorie, tant pis pour les faits », affirmait Hegel. C'est le *Zeitgeist* qui est Dieu, incarné historiquement dans l'État, qui piétine les simples données dans la boue. À présent, tout le monde sait où cela mène. Un idéal moral égalitaire, durci en un axiome universel ou en un dogme de plus en plus incontestable, achève l'ironie historique suprême de la modernité en faisant de la « tolérance » le critère de fer des limites de la tolérance (culturelle). Une fois qu'il est universellement accepté, ou, plus concrètement, par toutes les forces sociales exerçant un pouvoir culturel significatif, que l'intolérance est intolérable, l'autorité politique a légitimé sans restriction tout ce qui lui convient.

C'est là la magie de la dialectique, ou de la perversité logique. Lorsque *seule la tolérance est tolérable* et que tout le monde (qui compte) accepte cette formule manifestement absurde non seulement comme rationnellement intelligible, mais aussi comme le principe universellement affirmé de la foi démocratique moderne, il ne reste plus rien d'autre que la politique. La tolérance parfaite et l'intolérance absolue sont devenues logiquement indiscernables, l'une pouvant être interprétée comme l'autre, $A = \text{non-}A$, ou l'inverse, et dans le monde ouvertement orwellien qui en résulte, seul le pouvoir détient les clés de l'articulation. La tolérance a progressé à un tel point qu'elle est devenue une fonction de police sociale, fournissant le prétexte existentiel à de nouvelles institutions inquisitoriales. (« Nous devons nous rappeler que ceux qui tolèrent l'intolérance abusent de la tolérance elle-même, et qu'un ennemi de la tolérance est un ennemi de la démocratie », ironise Moldbug.)

La tolérance spontanée qui caractérisait le libéralisme classique, enracinée dans un ensemble modeste de droits strictement négatifs qui limitaient le domaine de la politique, ou l'intolérance gouvernementale, cède, dans la vague démocratique, à un droit positif à être toléré, défini de manière toujours plus large comme un droit substantiel, englobant l'affirmation publique de la dignité, des garanties imposées par l'État d'un traitement égal par tous les agents (publics et privés), des protections gouvernementales contre les affronts et les humiliations non physiques,

des subventions économiques et, en fin de compte, une représentation statistiquement proportionnelle dans tous les domaines de l'emploi, de la réussite et de la reconnaissance. Que l'aboutissement eschatologique de cette tendance soit tout simplement impossible n'a aucune importance pour la dialectique. Au contraire, elle dynamise le processus politique, alimentant toute menace de saturation politique par le carburant des griefs infinis. « Je ne cesserai pas mon combat mental, et mon épée ne dormira pas dans ma main, jusqu'à ce que nous ayons construit Jérusalem, dans la verte et agréable terre d'Angleterre. » Quelque part avant d'atteindre Jérusalem, le pluralisme inarticulé d'une société libre s'est transformé en multiculturalisme assertif d'une démocratie totalitaire douce.

Les Juifs d'Amsterdam au XVII^e siècle ou les huguenots de Londres au XVIII^e siècle jouissaient du droit d'être laissés tranquilles et, en retour, enrichissaient leurs sociétés d'accueil. Les groupes de mécontents démocratiquement autonomisés de l'époque moderne sont incités par les dirigeants politiques à revendiquer *un droit d'être entendus* (fondamentalement illibéral), avec des conséquences sociales principalement néfastes. Pour les politiciens, cependant, qui s'identifient et se présentent comme la voix des sans-voix et des ignorés, l'intérêt personnel en jeu ne pourrait être plus évident.

La tolérance, qui présupposait autrefois la négligence, la dénonce aujourd'hui et devient ainsi son contraire. S'il s'agissait d'une évolution partisane, la politique partisane de type démocratique pourrait maintenir la possibilité d'un retour en arrière, mais il n'en est rien. « Quand quelqu'un souffre, le gouvernement doit agir », a déclaré le président américain « conservateur compatissant » George W. Bush, dans un effort futile pour canaliser la cathédrale. Quand la « droite » parle ainsi, elle n'est pas seulement morte, mais elle empeste indéniablement la décomposition avancée. Le « progrès » a gagné, mais est-ce une mauvaise chose ? Moldbug aborde la question avec rigueur :

Si une tradition amène ses adeptes à faire des erreurs de calcul qui compromettent leurs objectifs personnels, elle présente une morbidité misésienne. Si elle amène ses adeptes à agir d'une manière qui compromet les intérêts reproductifs de leurs gènes, elle présente une morbidité darwinienne. Si l'adhésion à la tradition est individuellement avantageuse ou neutre (les défectueux sont récompensés, ou du moins non punis) mais collectivement nuisible, la tradition est parasitaire. Si l'adhésion est individuellement désavantageuse mais collectivement bénéfique, la tradition est altruiste. Si elle est à la fois bénigne individuellement et collectivement, elle est symbiotique. Si elle est à la fois individuellement et collectivement nuisible, elle est maligne. Chacune de ces étiquettes peut être appliquée à la morbidité misésienne ou darwinienne. Un thème qui est irrationnel, mais qui ne présente ni morbidité misésienne ni morbidité darwinienne, est trivialement morbide.

Du point de vue comportemental, les systèmes misésien et darwinien sont des ensembles d'incitations « égoïstes », orientées respectivement vers l'accumulation de biens et la propagation des gènes. Alors que les darwiniens conçoivent la sphère « misésienne » comme un cas particulier de motivation génétiquement égoïste, la tradition autrichienne, enracinée dans un antinaturaliste néo-kantien hautement rationalisé, est prédisposée à résister à un tel réductionnisme. Si les implications ultimes de cette controverse sont considérables, dans les conditions actuelles, il s'agit d'une querelle de moindre importance, car les deux formations sont unies dans la « haine », c'est-à-dire dans leur tolérance réactionnaire à l'égard des structures incitatives qui punissent les inadaptes.

Le mot « haine » mérite qu'on s'y attarde. Il témoigne avec une clarté particulière de l'orthodoxie religieuse de la cathédrale, et ses particularités méritent une attention particulière. Sa caractéristique la plus remarquable est peut-être sa parfaite redondance, lorsqu'on l'évalue du point de vue de toute analyse des normes juridiques et culturelles qui n'est pas enflammée par l'enthousiasme évangélique néo-puritan. Un « crime de haine », s'il existe, n'est qu'un crime auquel s'ajoute la « haine », et ce que la « haine » ajoute est révélateur. Pour nous limiter, un instant, à des exemples de criminalité incontestable, on peut se demander : qu'est-ce qui aggrave exactement un meurtre ou une agression, si la motivation est attribuée à la « haine » ? Deux facteurs semblent particulièrement importants, et aucun n'a de lien évident avec les normes juridiques courantes.

Premièrement, le crime est aggravé par un élément purement idéologique, voire « spirituel », qui atteste non seulement d'une violation des règles de conduite civilisée, mais aussi d'une intention hérétique. Cela facilite l'abstraction complète de la haine de la criminalité, après quoi elle prend la forme de « discours de haine » ou simplement de « haine » (qui doit toujours être opposée à la « passion », à l'« indignation » ou à la « colère » légitime représentées par un langage critique, controversé ou simplement injurieux dirigé contre des groupes, des catégories sociales ou des individus non protégés). La « haine » est une offense à la cathédrale elle-même, un refus de son guidance spirituelle et un acte mental de défiance contre la destinée religieuse manifeste du monde.

Deuxièmement, et dans le même ordre d'idées, la « haine » est délibérément et même stratégiquement asymétrique par rapport à la polarité politique équilibrée des sociétés démocratiques avancées. Elle ne vacille pas entre la marche implacable du progrès et les grognements inefficaces du conservatisme. Comme nous l'avons vu, seule la droite peut « haïr ». À mesure que le système d'immunité doxologique de suppression de la « haine » se consolide au sein des systèmes éducatifs et médiatiques élitistes, la distribution hautement sélective des protections garantit que le « discours » – en particulier le discours privilégié – est constamment orienté vers la gauche, c'est-à-dire vers un universalisme toujours plus radicalisé. La morbidité de cette tendance est extrême.

Comme le statut de victime est accordé en compensation politique de l'incompétence économique, il construit un mécanisme culturel automatique qui prône le dysfonctionnement. Le credo universaliste, avec son identification réflexe de l'inégalité à l'injustice, ne peut concevoir d'alternative à la proposition selon laquelle plus la situation ou le statut d'une personne est bas, plus sa revendication envers la société est convaincante, plus sa cause est pure et noble. L'échec temporel est le signe d'une élection spirituelle (marxo-calvinisme), et contester cela revient clairement à « haïr ».

Cela n'oblige même pas les néo-réactionnaires les plus endurcis à suggérer, dans une caricature du style culturel victorien, que les désavantages sociaux, tels qu'ils se manifestent dans la violence politique, la criminalité, le sans-abrisme, l'insolvabilité et la dépendance à l'aide sociale, sont un simple indice de culpabilité morale. Dans une large mesure – peut-être même dans une mesure écrasante –, cela reflète une pure malchance. Les personnes stupides, impulsives, malsaines et peu attirantes, élevées dans des familles abusives et chaotiques, et échouées dans des communautés brisées et ravagées par la criminalité, ont toutes les raisons de maudire les dieux avant de se maudire elles-mêmes. De plus, le désastre peut frapper n'importe qui.

En ce qui concerne les structures d'incitation efficaces, toutefois, tout cela n'a pas la moindre importance. La réalité comportementale ne connaît qu'une seule loi d'airain : **tout ce qui est subventionné est encouragé**. Avec une nécessité qui n'est pas moins forte que celle de l'entropie elle-même, dans la mesure où la social-démocratie cherche à atténuer les conséquences néfastes – pour les grandes entreprises comme pour les individus en difficulté ou les cultures malheureuses –, les choses empirent. Il n'y a pas moyen de contourner ou de dépasser cette formule, seulement des vœux pieux et la complicité avec la dégénérescence. Bien sûr, cette vision réactionnaire déterminante est vouée à l'inefficacité, car elle aboutit à la conclusion extrêmement désagréable que toute tentative d'amélioration « progressiste » est vouée à se retourner « perversément » contre elle-même et à se solder par un échec cuisant. Aucune démocratie ne pourrait accepter cela, ce qui signifie que toutes les démocraties sont vouées à l'échec.

La spirale effrénée de la dégénérescence misésienne-darwinienne est parfaitement résumée dans les mots de Megan McArdle, la libertarienne la plus fantaisiste de Washington, dans un article publié dans *The Atlantic*, porte-parole de la Cathédrale :

Il est quelque peu ironique que les premières tensions sérieuses causées par l'évolution démographique de l'Europe apparaissent dans les budgets sociaux du continent, car ce sont peut-être les systèmes de retraite eux-mêmes qui

ont façonné et limité la croissance européenne. Le XXe siècle a vu l'adoption internationale de systèmes de sécurité sociale qui promettaient des prestations définies financées par les recettes fiscales futures, connus des experts en retraite sous le nom de « systèmes par répartition » et des détracteurs sous le nom de « systèmes de Ponzi ». Ces systèmes ont grandement apaisé les craintes d'une vieillesse dans la misère, mais de nombreuses études montrent que plus les systèmes de sécurité sociale sont généreux (et la vieillesse plus sûre), moins les gens ont d'enfants. Selon une estimation, 50 à 60 % de la différence entre le taux de natalité américain (supérieur au taux de remplacement) et celui de l'Europe s'explique par les systèmes plus généreux de cette dernière. En d'autres termes, le système de retraite européen pourrait avoir déclenché le déclin démographique qui a contribué à rendre ce système – et certains gouvernements européens – insolubles.

Malgré la suggestion ridicule de McArdle selon laquelle les États-Unis d'Amérique se seraient en quelque sorte exemptés du chemin mortuaire de l'Europe, les grandes lignes du diagnostic sont claires et de plus en plus acceptées comme relevant du bon sens (même s'il vaut mieux les ignorer). Selon une croyance de plus en plus répandue, le bien-être obtenu grâce à la progéniture et à l'épargne n'est pas universel et est donc moralement condamnable. Il devrait être remplacé, aussi largement et rapidement que possible, par des prestations universelles ou des « droits positifs » distribués à tous les citoyens démocratiques et donc, inévitablement, acheminés par l'État altruiste. Si, en conséquence, en raison de l'incorrectitude politique irrémédiable de la réalité, les économies et les populations s'effondrent de concert, au moins cela ne nuira pas à nos âmes. Ô démocratie ! Toi, idiote moribonde au discours mielleux, crois-tu vraiment que les hordes de zombies se soucieront de ton âme ?

Moldbug commente :

À mon avis, l'universalisme peut être décrit comme un culte mystérieux du pouvoir. C'est un culte du pouvoir parce qu'une étape critique de son cycle de reproduction est une petite créature appelée l'État. Lorsque nous examinons les protéines superficielles du grand U, nous remarquons que la plupart d'entre elles peuvent s'expliquer par son besoin de capturer, de conserver et de maintenir l'État, et d'orienter ses pouvoirs vers la création de conditions favorables à la reproduction continue de l'universalisme. Il est aussi difficile d'imaginer l'universalisme sans l'État que le paludisme sans les moustiques.

C'est un culte mystérieux parce qu'il remplace les traditions théistes par des mystères philosophiques, tels que l'humanité, le progrès, l'égalité, la démocratie, la justice, l'environnement, la communauté, la paix, etc.

Aucun de ces concepts, tels qu'ils sont définis dans la doctrine universaliste orthodoxe, n'est même légèrement cohérent. Tous peuvent absorber une énergie mentale arbitraire sans produire aucune pensée rationnelle. En cela, ils peuvent être comparés au non-sens plotinien, talmudique ou scolastique.

En bonus, voici le guide Urban Feature sur la séquence principale des régimes politiques modernes :

Régime (1) : Tyrannie communiste

Croissance typique : 0 %

Voix / Sortie : Faible / Faible

Climat culturel : Utopisme psychotique

La vie est... difficile mais « juste »

Mécanisme de transition : Redécouverte des marchés à un degré zéro économique

Régime (2) : Capitalisme autoritaire

Croissance typique : 5-10 %

Voix / Sortie : Faible / Élevée

Climat culturel : Réalisme implacable

La vie est... difficile mais productive

Mécanisme de transition : pression exercée par la cathédrale pour démocratiser

Régime (3) : social-démocratie

Croissance typique : 0-3 %

Voix / sortie : élevée / élevée

Climat culturel : malhonnêteté moralisatrice

La vie est... douce et non viable

Mécanisme de transition : la politique de l'autruche arrive à son terme

Régime (4) : apocalypse zombie

Croissance typique : N/A

Voix / Sortie : Élevée (créées pour l'essentiel) / Élevée (avec du carburant, des munitions, des aliments secs, des pièces en métaux précieux)

Climat culturel : Survie

La vie est... difficile, voire impossible

Mécanisme de transition : Inconnu

Pour tous les régimes, les prévisions de croissance supposent une population modérément compétente, sinon passez directement à (4).

Partie 4 : Reprendre la course vers la ruine

Les libéraux sont déconcertés et furieux que les Blancs pauvres votent républicain, mais le vote tribal est une caractéristique de toutes les démocraties multiethniques, que ce soit en Irlande du Nord, au Liban ou en Irak. Plus une majorité devient minoritaire, plus son vote devient tribal, de sorte que les républicains sont de plus en plus devenus le « parti blanc » ; avoir souligné ce point sans ménagement a valu à Pat Buchanan d'être licencié, mais beaucoup d'autres le font aussi.

Cela se produira-t-il ici [au Royaume-Uni] ? Les schémas ne sont pas très différents. Lors des élections de 2010, les conservateurs n'ont remporté que 16 % des voix des minorités ethniques, tandis que les travaillistes ont obtenu le soutien de 72 % des Bangladais, 78 % des Afro-Caribéens et 87 % des Africains. Les conservateurs sont légèrement plus forts parmi les hindous et les sikhs britanniques – à l'image du soutien dont bénéficient les républicains parmi les Américains d'origine asiatique – qui sont plus susceptibles d'être des professionnels propriétaires de leur logement et de se sentir moins aliénés.

The Economist s'est récemment demandé si les conservateurs avaient un « problème racial », mais il se peut simplement que la démocratie ait un problème racial.

Ed West

Sans goût pour l'ironie, Menciuis Moldbug est tout simplement insupportable, et certainement incompréhensible. Ses écrits sont façonnés par de vastes structures d'ironie historique, qui les engloutissent parfois même. Comment un partisan des configurations traditionnelles de l'ordre social – un jacobite autoproclamé – pourrait-il autrement composer une œuvre obstinément dédiée à la subversion ?

L'ironie est la méthode de Moldbug, tout comme son milieu. Cela se voit de manière particulièrement révélatrice dans le nom qu'il a choisi pour désigner l'illumination usurpée, la foi dominante du monde moderne : l'universalisme. C'est un mot qu'il s'approprie (et met en majuscule) dans le cadre d'un diagnostic réactionnaire dont toute la force réside dans la mise en évidence d'une particularité exorbitante.

Moldbug se tourne continuellement vers l'histoire (ou, plus rigoureusement, vers la *cladistique*) pour préciser avec exactitude ce qui affirme sa propre signification universelle tout en s'élevant à un état de domination générale qui se rapproche de l'universel. Sous cet examen, ce qui compte comme raison universelle, déterminant la direction et le sens de la modernité, se révèle être la branche ou la sous-espèce minutieusement déterminée d'une tradition culturelle, descendante des « ranters », des « levelers » et de variantes étroitement liées du fanatisme dissident et ultra-protestant, et qui doit très peu aux conclusions des logiciens.

Ironiquement, la foi *universaliste* démocratico-égalitaire qui règne dans le monde est donc un culte particulier ou singulier qui s'est révélé, suivant des voies historiques et géographiques identifiables, avec une virulence épidémique déguisée en illumination progressiste mondiale. Le chemin qu'il a emprunté, à travers l'Angleterre et la Nouvelle-Angleterre, la Réforme et la Révolution, est marqué par une accumulation de traits qui fournissent une matière abondante à l'ironie et à la comédie de bas étage. Le démasquage de l'intellectuel « libéral » moderne ou du « porte-parole de la vérité » des médias « ouverts d'esprit » comme un puritain pâle, fervent et étroitement doctrinaire, descendant reconnaissable de l'espèce des fanatiques brûleurs de sorcières, est sans aucun doute – et irrésistiblement – divertissant.

Pourtant, alors que la *Cathédrale* étend et resserre son emprise sur tout, partout, conformément à son mandat divin, la réponse qu'elle suscite n'est qu'atypiquement humoristique. Plus souvent, lorsqu'elle ne parvient pas à obtenir une soumission humble, elle se heurte à une rage inarticulée, ou du moins à un ressentiment incompréhensible et latent, comme il sied à l'imposition de dogmes culturels paroissiaux, toujours enveloppés dans les atours d'un pedigree spécifique et étranger, même s'ils professent sincèrement une rationalité universelle.

Prenons, par exemple, les mots les plus célèbres de la Déclaration d'indépendance américaine : « Nous tenons pour évidentes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par leur Créateur de certains droits inaliénables [...] ». Peut-on honnêtement soutenir que se soumettre scrupuleusement et sincèrement à des vérités « évidentes » équivaut à autre chose qu'à un acte de reconfirmation ou de conversion religieuse ? Ou nier que, dans ces mots, la raison et les preuves sont explicitement mises de côté pour laisser place aux principes de la foi ? Qu'y a-t-il de moins scientifique qu'une telle déclaration, ou de plus indifférent aux critères d'un raisonnement véritablement universel ? Comment pourrait-on s'attendre à ce qu'une personne qui *n'est pas déjà croyante* accepte de telles hypothèses ?

Que la déclaration fondatrice du credo démocratico-républicain soit formulée comme une déclaration de foi pure (et doctrinalement reconnaissable) est une information en soi, mais ce n'est pas encore de l'ironie. L'ironie commence par le fait que parmi les élites de la cathédrale d'aujourd'hui, ces mots de la Déclaration d'indépendance (ainsi que beaucoup d'autres) seraient considérés – presque unanimement – comme au mieux pittoresques, peut-être vaguement embarrassants, et très certainement incapables de soutenir un assentiment littéral. Même parmi les conservateurs à tendance libertaire, un engagement ferme en faveur des « droits naturels » est peu susceptible de conduire avec confiance et emphase à leur origine divine. Pour les « libéraux » modernes, partisans d'un État qui accorde des droits (ou des privilèges), ces idées archaïques sont non seulement absurdement dépassées, mais aussi carrément obstructives. C'est pourquoi elles sont moins associées à des prédécesseurs vénérés qu'à la pensée fondamentaliste et rétrograde de leurs ennemis politiques. Les sophistiqués du noyau dur de la cathédrale comprennent, comme Hegel, que Dieu n'est rien d'autre qu'une conception profonde du gouvernement telle que la conçoivent les enfants, et qu'à ce titre, il est un gaspillage de foi (que les bureaucrates pourraient mettre à meilleur profit).

Depuis que la *Cathédrale* a accédé à la suprématie mondiale, elle n'a plus besoin des pères fondateurs, qui rappellent maladroitement ses origines provinciales et entravent ses relations publiques transnationales. Elle cherche plutôt à se revitaliser en permanence en les dénigrant. Le phénomène du « nouvel athéisme », avec ses affiliations progressistes transparentes, en témoigne abondamment. Le paléo-puritanisme doit être ridiculisé pour que le néo-puritanisme puisse s'épanouir – *le même est mort, vive le même !*

À la limite de l'autoparodie, le parricide néo-puritan prend la forme de la ridicule « guerre contre Noël », dans laquelle les alliés de la cathédrale sanctifient la séparation (radicalement non menacée) de l'Église et de l'État par une agitation nuisible contre les expressions publiques de la piété chrétienne traditionnelle, et leurs dupes des « États rouges » répondent par une indignation dyspeptique dans les émissions de télévision câblées. Comme toutes les autres guerres contre des noms flous (qu'il s'agisse de « pauvreté », de « drogue » ou de « terreur »), le résultat est prévisible et pervers. Si la résistance à la guerre contre Noël n'est pas encore établie comme le centre solide des festivités de Noël, on peut s'attendre à ce qu'elle le devienne à l'avenir. Les objectifs de la cathédrale sont néanmoins atteints, grâce à la promotion d'un sécularisme synthétique qui sépare la foi progressiste de ses fondements religieux, tout en détournant l'attention du contenu dogmatique et ethniquement spécifique qui est au cœur de celle-ci.

En tant que réactionnaires, les chrétiens traditionnels sont généralement considérés comme assez sympathiques. Même les fanatiques les plus exaltés de l'orthodoxie néo-puritaine ont du mal à s'enthousiasmer véritablement pour eux (même si les militants pro-avortement s'en approchent). Pour trouver de la vraie chair à canon, avec des nerfs à vif et se tordant sous les secousses d'une stimulation intense, il est beaucoup plus logique de se tourner vers un autre bloc rejeté et cérémoniellement abominé de la lignée progressiste : la politique identitaire blanche, ou (selon le terme choisi par Moldbug) le « nationalisme blanc ».

Tout comme la progression à pas de tortillonnaire de la social-démocratie néo-puritaine est radicalement facilitée par la mise au pilori orchestrée de ses formes religieuses embryonnaires, sa tendance à une économie politique systématiquement néo-fasciste est facilitée par le rejet concerté d'une menace « néo-nazie » (ou paléo-fasciste). Il est extrêmement pratique, lorsqu'on construit des structures de pseudo-capitalisme dirigées par l'État, toujours plus ouvertement corporatistes ou de « troisième position », de pouvoir détourner l'attention vers les expressions colériques de la paranoïa raciale blanche, surtout lorsqu'elles sont ornées d'insignes nazis maladroitement modifiés, de casques à cornes, de l'esthétique de Leni Riefenstahl et de slogans librement empruntés à Mein Kampf. Aux États-Unis (et donc, avec un décalage temporel de plus en plus court, à l'échelle internationale), les icônes du Ku Klux Klan, des draps blancs, des titres quasi maçonniques et des croix enflammées aux cordes de lynchage, ont acquis une valeur théâtrale comparable.

Moldbug propose une liste de blogs nationalistes blancs aseptisés, composée d'auteurs qui, avec plus ou moins de succès, évitent de retomber immédiatement dans l'autoparodie paléo-fasciste. Le premier pas au-delà de la frontière de l'opinion respectable est représenté par Lawrence Auster, un chrétien, anti-darwiniste et « conservateur traditionaliste » qui défend une identité nationale « substantielle » (ethno-raciale) et s'oppose au principe libéral de non-discrimination. Lorsque nous atteignons « Tansaaf », à la lisière déchiquetée du spectre soigneusement tronqué de Moldbug, nous entrons dans une orbite en décomposition, spirale vers le grand trou noir caché au centre mort de la possibilité politique moderne.

Avant de suivre les types Tansaaf dans l'abîme écrasant où la lumière meurt, il convient de faire quelques remarques préliminaires sur la perspective nationaliste blanche et ses implications. Plus encore que les traditionalistes chrétiens (qui, même en plein hiver culturel, peuvent se réchauffer à la chaleur d'une approbation surnaturelle), la politique identitaire blanche se considère comme assiégée. Une préoccupation modérée ou mesurée n'offre aucun équilibre à ceux qui franchissent la ligne et commencent à s'identifier en ces termes. Au contraire, la voie de l'engagement exige une accélération rapide vers un état d'alerte extrême, ou de panique raciale, conformément à une analyse axée sur le remplacement malveillant de la population par un gouvernement qui, selon les mots souvent cités de Bertolt Brecht, « a décidé de dissoudre le peuple et d'en nommer un autre ». La « blancheur » (qu'elle soit conçue de manière biologique, mystique ou les deux) est associée à la vulnérabilité, à la fragilité et à la persécution. Ce thème est si fondamental et si multiforme qu'il est difficile de le traiter de manière succincte. Il englobe tout, depuis la prédation criminelle (en particulier les meurtres, les viols et les passages à tabac à caractère racial), les exactions économiques et la discrimination à rebours, l'agression culturelle par des systèmes universitaires et médiatiques hostiles, jusqu'au « génocide » – ou destruction raciale définitive.

En général, l'anéantissement potentiel de la race blanche est attribué à sa propre vulnérabilité systématique, qu'elle soit due à des traits culturels caractéristiques (altruisme excessif, susceptibilité à la manipulation morale, hospitalité excessive, confiance, réciprocité universelle, culpabilité ou mépris individualiste de l'identité collective) ou à des facteurs biologiques plus immédiats (gènes récessifs favorisant des phénotypes aryens fragiles). S'il est peu probable que ce sentiment de danger unique puisse être réduit à la formule chromatique « blanc + couleur = couleur », la structure fondamentale est de cet ordre. Dans sa description abstraite d'une vulnérabilité non réciproque, elle reflète la « règle de la goutte de sang » (et la combinaison mendélienne de gènes récessifs/dominants). Elle dépeint le métissage comme essentiellement anti-blanc.

Parce que la « blancheur » est une limite (l'absence pure de couleur), elle glisse facilement de la réalité biologique de la sous-espèce caucasienne vers des idées métaphysiques et mystiques. Plutôt que d'accumuler des variations génétiques, la race blanche est contaminée ou polluée par des mélanges qui compromettent sa négativité caractéristique : l'assombrir, c'est la détruire. La densité mythologique de ces associations – principalement subliminales – confère à la politique identitaire blanche une résilience qui frustre les efforts éclairés de dénonciation rationaliste, tout en contredisant sa propre représentation paranoïaque. Elle sape également les récentes promotions nationalistes blanches d'une menace raciale strictement comparable à celle à laquelle sont confrontés les peuples autochtones, universellement, et qui dépeignent les Blancs comme des « indigènes » cruellement privés d'une protection égale contre l'extinction. Il n'y a pas de retour possible à l'innocence tribale ou à une diversité biologique uniforme. La blancheur est indissociable de l'idéologie, quelle que soit la voie empruntée.

« Si les Noirs peuvent l'avoir, si les Hispaniques peuvent l'avoir, si les Juifs peuvent l'avoir, pourquoi ne pouvons-nous pas l'avoir ? » – C'est là le fondement ultime du ressentiment nationaliste blanc, la malédiction du loup-garou qui signifie qu'il ne peut être qu'un monstre. Il n'y a qu'une seule issue pour les visages pâles persécutés, et elle mène tout droit dans un trou noir. Nous avons promis de revenir à Tanstaafl, et nous voilà, à la fin de l'été 2007, peu après qu'il ait compris « le truc avec les Juifs ». Son épiphanie n'a rien de très original, et c'est justement le but. Il se cite lui-même :

N'est-il pas absurde de penser que le christianisme ou les WASP soient responsables de la montée du politiquement correct et de ses conséquences catastrophiques ? N'est-ce pas en fait un renversement de la vérité ? La montée et la propagation du politiquement correct n'ont-elles pas érodé le pouvoir du christianisme, des WASP et des Blancs en général ? Les blâmer revient en fait à blâmer les victimes.

Oui, il y a des chrétiens, des WASPs et des Blancs qui sont tombés dans le piège du lavage de cerveau du politiquement correct. Oui, certains l'ont pris tellement à cœur qu'ils s'efforcent de le développer et de le protéger. C'est la nature même du politiquement correct. C'est son but. Contrôler l'esprit des personnes qu'il cherche à détruire. À la base, la gauche est une force destructrice.

Il n'est pas nécessaire d'être antisémite pour remarquer d'où viennent ces idées et à qui elles profitent. Mais il faut enfreindre le politiquement correct pour le dire : les juifs.

C'est là le labyrinthe, le piège, avec son circuit stéréotypé et pitoyablement restreint. « Pourquoi ne pouvons-nous pas être des défenseurs de la préservation raciale, comme les Indiens d'Amazonie ? Pourquoi devenons-nous toujours des néonazis ? C'est une sorte de complot, ce qui signifie que *se sont forcément les Juifs*. » Depuis le milieu du XXe siècle, l'intensité politique du monde globalisé s'est presque exclusivement écoulee du cratère de cendres du Troisième Reich. Tant que l'on n'a pas compris le schéma, il semble mystérieux qu'il soit impossible d'y échapper. Après avoir énuméré quelques blogs relevant de la catégorie relativement modérée du « nationalisme blanc », Moldbug met en garde :

Internet héberge également de nombreux blogs ouvertement racistes. La plupart sont tout simplement illisibles. Mais certains sont rédigés par des auteurs relativement compétents... Sur ces blogs racistes, vous trouverez des insultes

raciales, de l'antisémitisme (voir pourquoi je ne suis pas antisémite) et autres propos similaires. Évidemment, je ne peux recommander aucun de ces blogs, et je ne mettrai pas de liens vers eux. Cependant, si vous vous intéressez à l'esprit du raciste moderne, Google vous y mènera.

Google, c'est exagéré. Il suffit de fouiller un peu dans les liens pour y arriver. C'est un problème de « six degrés de séparation » (plutôt deux, voire moins). Commencez à creuser dans la « réactosphère » qui existe réellement, et les choses deviennent très vite incroyablement laides. Oui, il y a vraiment de la « haine », de la panique et du dégoût, ainsi qu'une abondance morbide et addictive d'humour très sinistre et virulent, et un poids impressionnant et déconcertant de faits crédibles (ces types adorent les statistiques à en mourir). Mais surtout, juste au-delà de l'horizon, il y a le trou noir. Si la réaction devenait un mouvement populaire, les quelques fils ténus de civilité bourgeoise (ou peut-être « aristocratique » dans un rêve) ne retiendraient pas longtemps la bête.

Alors que la décence libérale s'est coupée de l'intégrité intellectuelle et a exilé les vérités dures, celles-ci ont trouvé de nouveaux alliés et sont devenues considérablement plus dures. Le résultat est mécanique, monotone et prévisible. Chaque « guerre de cause » libérale et démocratique renforce et rend plus sauvage ce qu'elle combat. La guerre contre la pauvreté crée une sous-classe chroniquement dysfonctionnelle. La guerre contre la drogue crée des super-drogues cristallisées et des méga-mafias. Devinez quoi ? La guerre contre le politiquement incorrect crée des loups-garous paranoïaques et poly-conspirateurs, armés de données, coordonnés sur le web, superbement positionnés pour tirer parti du rendez-vous imminent de la démocratie libérale avec une réalité ruineuse, puis jouer leur rôle dans le déchaînement de désagréments à peine imaginables (sauf par analogie avec des événements historiques troublants). Lorsqu'une négociation saine, pragmatique et fondée sur des faits des différences humaines est interdite par un diktat idéologique, l'alternative n'est pas un règne de paix perpétuelle, mais une aggravation de la *pensée criminelle* de plus en plus consciente et militante, nourrie par des réalités publiquement inavouables et alimentée par des mythologies puissantes, ataviques et manifestement dissidentes. C'est évident sur Internet.

Moldbug considère que le danger du nationalisme blanc est à la fois surestimé et sous-estimé. D'une part, la « menace » est tout simplement ridicule et ne reflète que le dogme spirituel néo-puritain dans sa forme la plus hystériquement oppressive et obstinément stupide. « Il devrait être évident que, bien que je ne sois pas un nationaliste blanc, je ne suis pas exactement allergique à ce genre de choses », remarque Moldbug, avant de le décrire comme « le système de croyances le plus marginalisé et le plus exclu socialement de l'histoire du monde... un irritant social odieux dans tout cercle qui n'inclut pas des motards tatoués et accros à la vitesse ».

Pourtant, le danger demeure, ou plutôt, il est en construction.

Je peux imaginer une possibilité qui rendrait le nationalisme blanc véritablement dangereux. Le nationalisme blanc serait dangereux s'il y avait une question sur laquelle les nationalistes blancs avaient raison et tous les autres tort. La vérité est toujours dangereuse. Contrairement à la croyance populaire, elle ne prévaut pas toujours. Mais il est toujours mauvais de lui tourner le dos. ... Si les preuves de la biodiversité cognitive humaine sont effectivement discutables, ce qui n'est pas discutable, c'est qu'elles sont discutables... [même si] tous ceux qui ne sont pas nationalistes blancs ont passé les 50 dernières années à nous dire qu'elles ne sont pas discutables...

Comme toujours, l'essai de Moldbug est bien plus complexe que cela. Il explique finalement pourquoi il rejette le nationalisme blanc, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les réflexes conventionnels. Mais le cœur sombre de l'essai, qui le propulse au-delà de la brillance jusqu'au génie, se trouve au début, au bord d'un trou noir :

Pourquoi le nationalisme blanc nous semble-t-il mauvais ? Parce qu'Hitler était un nationaliste blanc, et qu'Hitler était mauvais. Aucune de ces affirmations n'est contestable, même de loin. Il n'y a qu'un seul degré de séparation

entre le nationalisme blanc et le mal. Et ce degré, c'est Hitler. Je le répète : Hitler.

L'argument semble imparable. (Hitlertight ?) Mais il ne tient pas la route.

Pourquoi le socialisme nous semble-t-il mauvais ? Parce que Staline était socialiste, et Staline était mauvais. Quiconque veut sérieusement affirmer que Staline était moins mauvais qu'Hitler a un long chemin à parcourir. Non seulement Staline a ordonné plus de meurtres, mais sa machine meurtrière a connu son apogée en temps de paix, alors que celle d'Hitler peut au moins être considérée comme un crime de guerre contre des civils ennemis. On peut débattre de la pertinence de cette distinction, mais si elle est pertinente, elle place Staline au-dessus.

Et pourtant, je n'ai jamais eu ni vu de réaction de type « drapeau rouge » face au socialisme [« le sentiment de la présence du mal »]. Si je voyais une foule de jeunes gens à la mode faire la queue à la billetterie pour voir un biopic hagiographique sur Reinhard Heydrich, j'aurais des frissons dans le dos. Ernesto Guevara ne me fait rien. Peut-être que je trouve cela stupide et triste. Je pense effectivement que c'est stupide et triste. Mais cela ne me fait pas peur.

Toute tentative de nuance, d'équilibre ou de proportionnalité dans le jugement moral porté sur Hitler revient à méconnaître totalement la nature du phénomène. On peut le constater assez régulièrement dans les sociétés asiatiques, par exemple, car le spectre du Troisième Reich n'occupe pas une place centrale dans leur histoire, ou plutôt dans leur *religion*, même s'il est déterminé à le faire (et semble bien parti pour y parvenir) en tant que sanctuaire intérieur de la *Cathédrale*. Une brève digression sur les malentendus interculturels et l'aveuglement réciproque pourrait être utile à ce stade. Lorsque les Occidentaux s'intéressent au style de dévotion politique « empereur-dieu » qui a accompagné le totalitarisme moderne en Asie de l'Est, ils en concluent généralement que ce modèle de sentiment politique est exotique, morbide, amusant et, en fin de compte, effrayant et incompréhensible. Les comparaisons contemporaines avec des dirigeants démocratiques occidentaux ridiculement dépourvus de charisme ne font qu'ajouter à la confusion, tout comme les références quasi marxistes maladroites à des sensibilités « féodales » (comme si la monarchie absolue n'était pas une alternative au féodalisme et comme si les monarques absolus étaient vénérés). *Comment une figure historique et politique pourrait-elle être investie de la dignité transcendante d'une signification religieuse absolue ? Cela semble absurde...*

« Écoutez, je ne dis pas qu'Hitler était quelqu'un de particulièrement gentil... » – imaginer de tels mots, c'est déjà voir beaucoup de choses. Cela pourrait même susciter la question suivante : y a-t-il encore quelqu'un dans le monde globalisé (de la cathédrale) qui pense qu'Adolf Hitler était moins mauvais que le prince des ténèbres lui-même ? Peut-être seulement quelques paléo-chrétiens éparpillés (qui s'obstinent à affirmer que Satan est vraiment, vraiment mauvais), et un nombre encore plus restreint de néo-nazis ultras (qui trouvent Hitler plutôt cool). Pour presque tout le monde, Hitler incarne à la perfection la monstruosité démoniaque, transcendant l'histoire et la politique pour atteindre le statut d'absolu métaphysique : le mal incarné. Au-delà d'Hitler, il est impossible d'aller plus loin, ou de penser. C'est certainement intéressant, car cela indique une irruption de l'infini dans l'histoire – une révélation religieuse, de type abrahamique inversé, mais structurellement familier. (La « théologie de l'Holocauste » le suggère déjà.)

À cet égard, plutôt que Satan, il serait peut-être plus utile de comparer Hitler à l'Antéchrist, c'est-à-dire à un Messie miroir, de polarité morale inversée. Il y avait même un tombeau vide. L'*hitlérisme*, conçu de manière neutre, est donc moins une idéologie pro-nazie qu'une foi universelle, issue de la super-famille abrahamique et unie dans la reconnaissance de la venue du mal pur sur terre. Bien qu'il ne soit pas exactement vénéré (en dehors des cercles extrêmement discrédités dans lesquels on s'est déjà aventuré), Hitler est sacramentellement abhorré, d'une manière qui touche aux « premières choses » théologiques. Si embrasser Hitler comme Dieu est un signe de confusion politico-spirituelle hautement lamentable (au mieux), reconnaître sa singularité historique et sa signification sacrée est presque obligatoire, puisqu'il est affirmé par tous les hommes de foi saine comme le complément exact du Dieu incarné (l'anti-Messie révélé, ou l'Adversaire), et cette identification a la force d'une « vérité évidente ». (Quelqu'un

a-t-il jamais eu besoin de demander pourquoi la *reductio ad Hitlerum* fonctionne ?)

Comme le néo-puritanisme sécularisé qu'il englutit, l'hitlérisme (aversif) peut être enseigné en toute sécurité dans les écoles américaines, avec une intensité religieuse remarquablement élevée. Dans la mesure où l'histoire progressiste ou programmatique se poursuit, cela suggère que l'Église de l'abomination sacrée hitlérienne finira par supplanter ses prédécesseurs abrahamiques pour devenir la foi œcuménique triomphante du monde. Comment pourrait-il en être autrement ? Après tout, contrairement au déisme vanille, il s'agit d'une foi qui réconcilie pleinement l'enthousiasme religieux et l'opinion éclairée, s'adaptant avec une capacité amphibie consommée aux extases convulsives des rituels populaires et aux pages des lettres du New York Times. « Le mal absolu a autrefois marché parmi nous, et il vit toujours... » Comment cela ne pourrait-il pas être déjà le principal message religieux de notre époque ? Il ne reste plus qu'à consolider le mythe, ce qui est en cours depuis longtemps.

Il reste encore quelques fragments d'os à ramasser parmi les cendres et les débris [dans la partie 5], avant de passer à des choses plus saines...

Partie 4a : Digression en plusieurs parties sur la terreur raciale

Mon sentiment personnel est que derrière les discours optimistes, derrière l'adhésion obstinée à des idées dépassées et à des théories mortes, derrière les cris et les anathèmes à l'encontre de personnes comme moi, se cache un désespoir profond et glacial. Au fond de nous-mêmes, nous ne croyons pas que l'harmonie raciale puisse être atteinte. D'où la tendance à la séparation. Nous voulons simplement vivre notre vie loin les uns des autres. Pourtant, pour un peuple moraliste et optimiste comme les Américains, ce désespoir est insupportable. Il est refoulé quelque part où nous n'avons pas à y penser. Quand quelqu'un nous oblige à y penser, nous réagissons avec fureur. Ce petit garçon dans le conte d'Andersen sur les habits neufs de l'empereur ? La fin serait plus réaliste s'il avait été lynché par une foule hurlante de citoyens indignés.

John Derbyshire, interviewé par Gawker

Nous croyons en l'égalité de dignité et en la présomption d'égalité de décence envers chaque personne, quelle que soit sa race, quoi que nous dise la science sur les différences d'intelligence, et quoi que l'on puisse déduire des statistiques sur la criminalité. Il est important que des recherches soient menées, que les conclusions ne soient pas truquées et que nous soyons libres de parler franchement de ce qu'elles nous révèlent. Mais cela ne justifie pas de tirer des conclusions a priori sur la manière dont les individus doivent être traités dans diverses situations, ni de calculer la peur ou l'amitié sur la seule base de la race. Affirmer ou enseigner le contraire revient à prescrire la désintégration d'une société pluraliste et à saper l'aspiration à l'E Pluribus Unum.

Andrew McCarthy, défendant l'expulsion de JD du National Review

« Le discours » tel que le présentent les Noirs américains et les libéraux (à savoir : rendu nécessaire par la malveillance des Blancs) est une insulte comique, car personne n'est autorisé (voir Barro ci-dessus) à remarquer le contexte dans lequel les Noirs américains ont des démêlés avec la loi, entre eux et avec les autres. Le contexte approprié pour comprendre cela, et la manie qui est le Trayvonics d'ailleurs, est la crainte raisonnable de la violence. C'est le fait le plus urgent ici, et pourtant vous décrivez qu'il ne doit pas être mentionné.

Dennis Dale, en réponse à l'appel de Josh Barro pour le « licenciement » de JD

C'est toute une expérience que de vivre dans la peur, n'est-ce pas ? C'est ce que c'est que d'être esclave.

Bladerunner

Il n'y a aucun endroit à Singapour, Hong Kong, Taipei, Shanghai ou dans de nombreuses autres villes d'Asie de l'Est

où il est impossible de se promener en toute sécurité tard le soir. Les femmes, qu'elles soient jeunes ou âgées, seules ou avec de jeunes enfants, peuvent se sentir à l'aise sans se soucier des détails de l'espace et du temps, du moins en ce qui concerne la menace d'une agression. Si cela ne suffit peut-être pas à définir une société civilisée, cela s'en rapproche beaucoup. C'est en tout cas une condition nécessaire à toute définition de ce type. Le contraire, c'est la barbarie.

Ces villes chanceuses de la côte ouest du Pacifique se caractérisent par une situation géographique et un profil démographique qui font écho aux « minorités modèles » des pays occidentaux, dont le comportement exemplaire est presque embarrassant. Elles sont dominées (sans excès) par des populations qui, en raison de leur héritage biologique, de traditions culturelles profondes ou d'un enchevêtrement inextricable des deux, trouvent les interactions sociales polies, prudentes et pacifiques relativement faciles et dignes d'être continuellement renforcées. Il est également important de noter qu'il s'agit de sociétés ouvertes et cosmopolites, remarquablement dépourvues de grossièreté chauvine ou de sentiment ethno-nationaliste paranoïaque. Leurs citoyens sont peu enclins à mettre en avant leurs propres vertus. Au contraire, ils font généralement preuve de modestie quant à leurs qualités et leurs réalisations individuelles et collectives, sont anormalement sensibles à leurs échecs et à leurs défauts, et sont constamment à l'affût d'opportunités d'amélioration. La complaisance est presque aussi rare que la délinquance. Dans ces villes, toute une dimension – extrêmement importante – de la terreur sociale est tout simplement absente.

Dans une grande partie du monde occidental, en revanche, la barbarie est devenue la norme. Il est considéré comme tout à fait normal que les villes aient des « quartiers difficiles » qui ne sont pas seulement pauvres, mais aussi extrêmement dangereux pour les étrangers comme pour les habitants. Les visiteurs sont invités à rester à l'écart, tandis que les habitants font de leur mieux pour transformer leurs maisons en forteresses, évitent de s'aventurer dans les rues après la tombée de la nuit et, surtout s'ils sont jeunes et de sexe masculin, se tournent vers les gangs criminels pour se protéger, ce qui détériore encore davantage la sécurité de tous. Les prédateurs contrôlent l'espace public, les parcs sont des pièges mortels, la menace agressive est célébrée comme une « attitude », l'acquisition de biens immobiliers est réservée aux pigeons (ou aux voleurs), les aspirations éducatives sont ridiculisées et les activités commerciales non criminelles sont méprisées comme une violation des normes culturelles. Tous les mécanismes importants de pression socioculturelle, de l'interprétation du patrimoine et de l'influence des pairs à la rhétorique politique et aux incitations économiques, contribuent à l'aggravation de la dépravation complaisante et à l'éradication impitoyable de toute velléité d'amélioration personnelle. Il est évident que la civilisation s'est fondamentalement effondrée dans ces endroits et que la société qui les englobe a, dans une large mesure, échoué.

Dans les pays les plus influents du monde anglophone, la désintégration de la civilisation urbaine a profondément façonné la structure et le développement des villes. Dans de nombreux cas, le modèle « naturel » (que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'« asiatique »), dans lequel l'urbanisation intensive et la valeur immobilière correspondante sont les plus élevées dans le centre-ville, a été brisé, ou du moins profondément déformé. La désintégration sociale du centre urbain a entraîné un exode des populations (même modérément) prospères vers des refuges suburbains et périurbains, produisant un modèle grotesque et sans précédent dans l'histoire de développement en « beignet », avec des villes tolérantes – ou simplement s'adaptant à – des centres-villes ruinés et en décomposition, où les personnes sensées n'osent pas s'aventurer. Le « centre-ville » en est venu à signifier presque exactement le contraire de ce qu'un développement urbain normal aurait produit. C'est l'expression géographique d'un problème social occidental – et surtout américain – à la fois tabou et visible depuis l'espace.

Étonnamment, le syndrome du beignet effondré a un nom particulièrement insensible mais communément accepté, qui le résume dans ses grandes lignes – du moins selon ses caractéristiques secondaires – et avec un degré raisonnable d'approximation statistique : « *White Flight* » (fuite des Blancs). Ce terme est frappant pour diverses raisons. Il est tout d'abord marqué par la bipolarité raciale qui, en tant qu'*archaïsme vital*, résonne à plusieurs niveaux avec la crise sociale chronique des États-Unis. Bien qu'apparemment dépassé à l'ère du multiculturalisme et de l'immigration, il renvoie au code mort-vivant hérité de l'esclavage et de la ségrégation, perpétuellement identifié

aux mots de Faulkner : « Le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé. » Pourtant, même en cette période atypique de franchise raciale, la négritude est éludée et implicitement dissociée de toute capacité d'action. Elle n'est désignée que par allusion, comme un résidu, concentrée passivement et de manière dérivée par la fonction de filtrage d'une panique blanche hautement adrénalisée. Ce qui ne peut être dit est indiqué même s'il n'est pas mentionné. Un silence distinctif accompagne l'expression brisée et incomplète d'une vague muette de séparatisme racial, alimentée par des terreurs et des animosités qui paralysent la civilisation, dont la profondeur et les structures de réciprocité restent inavouables.

Ce que l'exode puritain de l'Ancien Monde vers le Nouveau Monde a été pour la fondation de la modernité mondiale anglophone, la fuite des Blancs l'est pour son effritement et sa dissolution. Comme pour la migration qui a précédé la fondation, ce qui donne à la fuite des Blancs une pertinence inéluctable ici, c'est son caractère sous-politique : *tout quitter sans rien dire*. C'est « l'autre » subtil, non argumentatif, non exigeant de la social-démocratie et de ses rêves – l'impulsion spontanée d'un éclaircissement sombre, tel qu'il apparaît initialement, à la fois désillusionnant et implacable.

Le modèle du « beignet effondré » n'est pas le seul modèle du syndrome de la ville malade (le phénomène des bidonvilles mis en évidence dans *Planet of Slums* de Mike Davis est très différent). L'urbanisme du « beignet effondré » ne se réduit pas non plus à une crise raciale, du moins dans ses origines. Les facteurs technologiques ont joué un rôle crucial (notamment la géographie automobile), tout comme d'autres traditions culturelles de longue date (telles que la construction de la banlieue comme idylle bourgeoise). Cependant, toutes ces traditions ont été largement supplantées, ou du moins subordonnées, par le « problème racial » hérité et toujours émergent.

Alors, quel est ce « problème » ? Comment évolue-t-il ? Pourquoi devrait-il préoccuper quiconque en dehors des États-Unis ? Pourquoi aborder ce sujet maintenant (si tant est qu'il faille le faire) ? Si vous avez le cœur serré à l'idée que cela va être long, sinueux, éprouvant et tortueux, vous avez raison. Nous avons des semaines à passer dans cette chambre des horreurs.

Les deux réponses les plus simples, les plus répandues et fondamentalement incompatibles à la première question méritent d'être considérées comme des éléments importants du problème.

Question : Quel est le problème racial aux États-Unis ?

Réponse 1 : Les Noirs.

Réponse 2 : Les Blancs.

La popularité combinée de ces deux réponses est considérablement amplifiée, probablement pour englober une grande majorité des Américains, si l'on inclut ceux qui pensent que l'une de ces deux réponses domine la pensée de l'*autre camp*. Entre elles, les propositions « Le problème serait résolu si nous pouvions simplement nous débarrasser des voyous noirs / des racistes blancs » et / ou « Ils pensent que nous sommes tous des voyous / des racistes et veulent se débarrasser de nous » occupent une place impressionnante dans le spectre politique, établissant une base solide de terreur et d'aversion réciproques. Lorsque s'y ajoutent des projections défensives (« Nous ne sommes pas des voyous, vous êtes racistes » ou « Nous ne sommes pas racistes, vous êtes des voyous »), le potentiel de dialectique surchauffée et non synthétique tend vers l'infini.

Non pas que ces « camps » soient raciaux (sauf dans le fantasme nationaliste tribal noir ou blanc). Pour les stéréotypes grossiers, il est beaucoup plus utile de se tourner vers la dimension politique principale et ses catégories « libérale » et « conservatrice » au sens américain contemporain. Identifier le problème racial américain au racisme blanc est la position stéréotypée libérale, tandis que l'identifier à la dysfonction sociale noire est le complément

conservateur exact. Bien que ces positions soient formellement symétriques, c'est leur *asymétrie* politique réelle qui confère au problème racial américain son extraordinaire dynamisme historique et sa signification universelle.

Le fait que les Blancs et les Noirs américains – considérés de manière grossière comme des agrégats statistiques – coexistent dans une relation de peur réciproque et de victimisation perçue est attesté par les schémas manifestes du développement urbain et de la circulation, du choix de l'école, de la possession d'armes à feu, du maintien de l'ordre et de l'incarcération, et de presque toutes les autres expressions de préférences révélées (par opposition à déclarées) liées à la distribution sociale volontaire et à la sécurité. Un équilibre objectif de la terreur règne, effacé de la visibilité par des perspectives complémentaires mais incompatibles de suprémacisme victimologique et de déni. Pourtant, entre les positions *libérales et conservatrices sur la race*, il n'y a aucun équilibre, mais plutôt quelque chose qui s'apparente à une déroute. Les conservateurs sont terrifiés par cette question, tandis que pour les libéraux, c'est un jardin des délices terrestres, dont les plaisirs transcendent les limites de la compréhension humaine. Lorsque toute discussion politique aborde fermement et clairement le sujet de la race, le libéralisme l'emporte. C'est la loi fondamentale de l'efficacité idéologique dans la fragrance de la *Cathédrale*. À certains égards, ce déséquilibre politique dynamique est même le phénomène principal à l'étude (et il y a beaucoup plus à dire à ce sujet, plus loin).

L'humiliation régulière, atroce et accablante du conservatisme sur la question raciale ne devrait surprendre personne. Après tout, le rôle principal du conservatisme dans la politique moderne est d'être humilié. C'est à cela que sert une opposition loyale perpétuelle, ou un bouffon de cour. Le caractère essentiel du libéralisme, en tant que gardien et défenseur de la vérité spirituelle néo-puritaine, lui confère une maîtrise suprême de la dialectique, ou une invulnérabilité à la contradiction. *Ce qu'il est impossible de penser doit nécessairement être accepté par la foi*. Il suffit de considérer la doctrine fondamentale ou le premier article du credo libéral, tel qu'il est promulgué dans tous les débats publics, toutes les articulations académiques et toutes les initiatives législatives pertinentes : « *La race n'existe pas, sauf en tant que construction sociale utilisée par une race pour exploiter et opprimer une autre race.* » Le simple fait d'envisager cette idée fait frémir devant la majesté impressionnante de l'absolu, où tout est simultanément son contraire exact et où la raison s'évapore avec extase au bord du sublime.

Si le monde était construit sur l'idéologie, cette histoire serait déjà terminée, ou du moins programmée de manière prévisible. Au-delà des apparentes zigzags de la dialectique, il existe une tendance dominante qui va dans une direction unique et sans ambiguïté. Pourtant, la solution libérale-progressiste au problème racial – un « antiracisme » sans limite, systématique et dynamique, qui ne cesse de s'intensifier – se heurte à un obstacle réel qui n'est que très partiellement reflété dans les attitudes, la rhétorique et l'idéologie conservatrices. Le véritable ennemi, glacial, informe et sans argument, c'est la « fuite des Blancs ».

À ce stade, il est impossible de ne pas faire explicitement référence à l'affaire Derbyshire. Il existe un contexte historique récent très complexe qui mérite d'être présenté, en particulier les bouleversements culturels qui ont accompagné l'affaire Trayvon Martin, mais nous y reviendrons plus tard (oui, j'en ai bien peur). L'intervention de Derbyshire et l'explosion de mots qu'elle a provoquée, bien qu'éclaire dans une certaine mesure par ce contexte, le dépassent largement. En effet, le terme crucial qui n'est pas prononcé, tant dans le désormais célèbre court article de Derbyshire que, semble-t-il, dans les réactions qu'il a suscitées, est « fuite des Blancs ». En publiant des conseils paternels à ses enfants (eurasiens) qui ont été résumés, non sans raison, par « évitez les Noirs », il a transformé la fuite des Blancs, fait regrettable mais apparemment inéluctable, en un impératif explicite, voire une cause. *Ne discutez pas, fuyez.*

Le mot que Derbyshire met en avant, dans son commentaire et dans ses écrits antérieurs, n'est pas « fuite » ou « panique », mais « désespoir ». Lorsqu'on lui demande s'il est d'accord pour dire que la « carte raciale » est devenue moins intimidante au cours des deux dernières décennies, Derbyshire répond :

Un facteur, dont j'ai parlé plus d'une fois, je crois, aux États-Unis, c'est tout simplement le désespoir. J'ai un certain âge, j'avais environ 50 ans il y a 50 ans. Je lisais les journaux et suivais l'actualité mondiale, et je me souviens du mouvement des droits civiques. J'étais en Angleterre, mais nous le suivions. Je m'en souviens, je me souviens de ce que nous ressentions à ce sujet et de ce que les gens écrivaient à ce sujet. C'était plein d'espoir. Tout le monde pensait que si nous abolissions ces lois injustes et interdisions toute discrimination, nous serions alors unis. L'Amérique serait alors unie. Après une période intermédiaire de quelques années, peut-être 20 ans, avec l'aide de mesures telles que la discrimination positive, les Noirs américains se fondraient dans la population générale et tout cela disparaîtrait. C'est ce que tout le monde croyait. Tout le monde le pensait. Et cela ne s'est pas produit.

Nous voici, 50 ans plus tard, et nous avons toujours ces énormes disparités en matière de taux de criminalité, de niveau d'éducation, etc. Et je pense que, même s'ils continuent à débiter des platitudes, les Américains ressentent au fond d'eux-mêmes une *sorte de désespoir glacial* à ce sujet. Ils pensent que Thomas Jefferson avait probablement raison et que nous ne pouvons pas vivre ensemble en harmonie. Je pense que c'est la raison pour laquelle on assiste à cette lente désagrégation ethnique. Nous avons aujourd'hui un système scolaire très ségrégué. À moins de 15 km de l'endroit où je me trouve, il y a des écoles où 98 % des élèves sont issus de minorités. Il en va de même dans les quartiers résidentiels. Je pense donc qu'un désespoir froid et sombre plane sur l'ensemble de la population américaine à propos de cette situation.

C'est une version de la réalité que peu de gens veulent entendre. Comme le reconnaît Derbyshire, les Américains sont un peuple majoritairement chrétien, optimiste et « capable de tout », dont le « cœur collectif » est particulièrement mal adapté à l'abandon de l'espoir. C'est un pays culturellement programmé pour interpréter le désespoir non seulement comme une erreur ou une faiblesse, mais comme un péché. Quiconque comprend cela ne peut être surpris de constater que le fatalisme héréditaire sombre est rejeté « généralement avec une hostilité véhémente » non seulement par les progressistes, mais aussi par la grande majorité des conservateurs. Au NRO, Andrew C. McCarthy s'est sans doute fait le porte-parole de beaucoup en déclarant :

Il y a cependant une différence énorme entre, d'une part, la nécessité de pouvoir discuter de faits dérangeants concernant le QI et l'incarcération et, d'autre part, le fait d'invoquer la race comme justification pour abandonner la charité chrétienne fondamentale.

D'autres sont allés beaucoup plus loin. Dans l'Examiner, James Gibson s'est emparé de « la tirade raciste ignoble de John Derbyshire » pour donner une leçon plus générale : « le danger d'un conservatisme séparé du christianisme » :

... puisque Derbyshire ne croit pas « que Jésus de Nazareth était divin ... et que la résurrection était un événement réel », il ne peut comprendre le grand mystère de l'Incarnation, par lequel le Divin s'est véritablement incarné dans la personne de Jésus de Nazareth et a souffert la mort aux mains d'une humanité déchue afin de racheter cette humanité de son état de déchéance.

C'est là que réside le danger d'une philosophie sociopolitique conservatrice déconnectée d'une foi chrétienne solide. Elle devient une idéologie morte qui engendre une vision de l'humanité toxique, fataliste et (comme le prouve abondamment Derbyshire) peu charitable.

C'est bien sûr à gauche que les hostilités ont vraiment éclaté. Elspeth Reeve, dans *The Atlantic Wire*, a affirmé que Derbyshire s'était accroché à ses relations avec le *National Review* parce qu'il offrait aux « lecteurs moins éclairés » du magazine ce qu'ils voulaient : « des stéréotypes raciaux dépassés ». Comme Gibson à droite, elle tenait à ce que les gens tirent une leçon plus large : ne croyez pas un seul instant que cela s'arrête avec Derbyshire. (Les commentaires étonnamment peu coopératifs qui ont suivi son article méritent d'être mentionnés.)

Sur Gawker, Louis Peitzman a franchi le pas (dans le sens approuvé) en qualifiant la « diatribe horrifiante » de Derbyshire d'« article le plus raciste possible », un jugement qui trahit une ignorance historique extrême, une vie protégée, une innocence inhabituelle et un manque d'imagination, tout en rendant l'article beaucoup plus intéressant qu'il ne l'est en réalité. Les commentateurs de Peitzman sont impeccablement libéraux et, bien sûr, uniformément, totalement et profondément consternés (au point d'en atteindre l'orgasme). Au-delà de l'émotion, Peitzman n'offre pas grand-chose, si ce n'est un peu plus d'émotion – cette fois-ci, une légère satisfaction mêlée à une rage résiduelle – à l'annonce que la punition de Derbyshire a au moins commencé (« un pas dans la bonne direction ») avec son « renvoi » du *National Review*.

Joanna Schroeder (écrivant sur un blog appelé Good Feed Blog) a cherché à étendre la purge au-delà de Derbyshire, pour inclure tous ceux qui n'avaient pas encore éclaté en paroxysmes d'indignation suffisamment mélodramatiques, à commencer par David Weigel de Slate (qu'elle ne connaît pas « dans la vraie vie, mais à la lecture de cet article, il semble que vous soyez peut-être raciste, mon ami »). « Il y a tellement de références racistes et déshumanisantes à l'égard des Noirs dans l'article de Derbyshire que je dois m'arrêter ici avant de le raconter point par point avec une rage bouillonnante », confie-t-elle. Contrairement à Peitzman, Schroeder a toutefois un argument valable : la dialectique de la terreur raciale. « Propager l'idée que nous devrions avoir peur des hommes noirs, des Noirs en général, rend ce monde dangereux pour les Américains innocents. » Ta peur te rend effrayant (mais apparemment pas dans le sens réciproque).

Quant à Weigel, il comprend bien la terreur. En quelques heures, il est de retour devant son clavier, s'excusant pour son insouciance précédente et pour le fait qu'il « n'ait jamais fini par dire l'évidence : les amis, cet essai était dégoûtant ».

Alors, qu'a réellement dit Derbyshire, d'où cela venait-il et qu'est-ce que cela signifie pour la politique américaine (et au-delà) ? Cette sous-série passera au crible tout le spectre politique, de gauche à droite, à la recherche d'éléments de réponse, en prenant comme fil conducteur la panique/le désespoir « blanc » qui se manifeste sur le plan socio-géographique...

À suivre : L'extase libérale

Partie 4b : Observations odieuses

Bien que les familles noires et les parents de garçons ne soient pas les seuls à s'inquiéter pour la sécurité des adolescents, Tillman, Brown et d'autres parents affirment qu'élever des garçons noirs est peut-être l'aspect le plus stressant de la parentalité, car ils sont confrontés à une société qui leur est hostile et craintive, simplement à cause de la couleur de leur peau.

« Vous ne me croyez pas ? Mettez-vous à ma place pendant une journée », a déclaré Brown.

Brown explique qu'à 14 ans, son fils est à un âge critique où il s'inquiète constamment pour sa sécurité en raison du profilage.

« Je ne veux pas lui faire peur ni lui donner une vision simpliste des gens, mais historiquement, nous, les hommes noirs, avons été stigmatisés comme des criminels et, où que nous soyons, nous sommes suspects », explique Brown.

Selon lui et d'autres, les parents noirs qui ne clarifient pas ce fait mettent leurs fils en danger.

« *Tout parent afro-américain qui n'aborde pas ce sujet est irresponsable* », a déclaré M. Brown. « *Je considère toute cette situation comme une occasion pour nous de parler franchement, ouvertement et honnêtement des relations raciales.* »

Gracie Bonds Staples (*Star-Telegram*)

Lorsque des communautés s'opposent à l'arrivée de bénéficiaires de bons de logement de la Section 8 provenant des quartiers défavorisés, par exemple, elles réagissent principalement à un comportement. La couleur de peau est un indicateur de ce comportement. Si les Noirs des quartiers défavorisés se comportaient comme les Asiatiques, c'est-à-dire en inculquant à leurs enfants autant de connaissances que possible, la méfiance persistante envers les Noirs à faibles revenus que beaucoup d'Américains nourrissent sans aucun doute disparaîtrait. Y a-t-il des racistes irrécupérables parmi les Américains ? Bien sûr. Ils sont de toutes les couleurs, et nous devons tous les déplorer. Mais la question raciale aux États-Unis est plus complexe que ce que la bienséance permet généralement d'exprimer.

Heather Mac Donald (*City Journal*)

« *Parlons de l'éléphant dans la pièce. Je suis noire, OK ?* », a déclaré la femme, refusant d'être identifiée car elle s'attendait à des réactions négatives en raison de son origine ethnique. Elle s'est penchée pour regarder le journaliste droit dans les yeux. « *Il y avait des garçons noirs qui cambriolaient des maisons dans ce quartier* », a-t-elle déclaré. « *C'est pourquoi George se méfiait de Trayvon Martin.* »

Chris Francescani (*Reuters*)

« En bref, la dialectique peut être définie comme la doctrine de l'unité des contraires. Cela incarne l'essence même de la dialectique », note Lénine, « mais cela nécessite des explications et un développement ». Autrement dit : une discussion plus approfondie.

La sublimation (*Aufhebung*) du marxisme en léninisme est une éventualité qu'il vaut mieux saisir de manière crue. En forgeant une politique communiste révolutionnaire d'application large, presque entièrement déconnectée des conditions matérielles mûres ou des contradictions sociales avancées qui avaient été précédemment anticipées, Lénine a démontré que la tension dialectique coïncidait, de manière exhaustive, avec sa politisation (et que toute référence à une « dialectique de la nature » n'est rien d'autre qu'une subordination rétrospective du domaine scientifique à un modèle politique). La dialectique est aussi réelle qu'on la rend.

La dialectique commence par l'agitation politique et ne s'étend pas au-delà de sa « logique » pratique, antagoniste, factionnelle et coalitionnelle. Elle est la « superstructure » pour elle-même, ou contre la limitation naturelle, s'appropriant pratiquement la sphère politique dans son extension la plus large et la plus compréhensible comme plate-forme de domination sociale. Partout où il y a dispute, il y a une possibilité non résolue de régner.

La *Cathédrale* incarne ces leçons. Elle n'a pas besoin d'adhérer au léninisme ou à la dialectique communiste opérationnelle, car elle ne reconnaît rien d'autre. Il n'y a pratiquement aucun fragment de la « superstructure » sociale qui ait échappé à la reconstruction dialectique, à travers l'antagonisme articulé, la polarisation, la structuration binaire et le renversement. Au sein de l'université, des médias, voire des beaux-arts, la sursaturation politique a prévalu, identifiant même les éléments les plus infimes d'appréhension à une « critique sociale » conflictuelle et à une téléologie égalitaire. Le communisme en est l'implication universelle.

Plus de dialectique signifie plus de politique, et plus de politique signifie « progrès » – ou migration sociale vers la gauche. La production d'un accord public ne mène que dans une seule direction, et au sein du désaccord public, cette impulsion existe déjà à l'état embryonnaire. Ce n'est qu'en l'absence d'accord et de désaccord publiquement articulé, c'est-à-dire dans la non-dialectique, la non-argumentation, la diversité sous-politique ou l'initiative politiquement non coordonnée, que l'on trouve le refuge « de droite » de « l'économie » (et plus largement de la

société civile).

Lorsqu'aucun accord n'est nécessaire ou exigé de manière coercitive, la liberté négative (ou « libertaire ») reste possible, et cet « autre » non argumentatif de la dialectique est facile à formuler (même si, dans une société libre, cela n'est pas nécessaire) : « *Fais ce que tu veux* ». Il est évident que cet impératif irresponsable et négligent est politiquement intolérable. Il coïncide exactement avec la dépression, la régression ou la dépolitisation de la gauche. Rien ne crie plus fort *pour être contredit*.

À l'opposé se trouve l'extase dialectique de la justice théâtrale, dans laquelle la structure argumentative des procédures judiciaires est associée à la médiatisation. L'enthousiasme dialectique trouve son expression définitive dans un drame judiciaire qui réunit avocats, journalistes, militants communautaires et autres agents de la superstructure révolutionnaire dans la production d'un procès-spectacle. Les contradictions sociales sont mises en scène, les cas antagonistes sont articulés et une résolution est attendue de manière institutionnelle. C'est Hegel pour la télévision aux heures de grande écoute (et maintenant pour Internet). C'est la manière dont la cathédrale partage son message avec le peuple.

Parfois, dans sa passion impatiente pour le progrès, ce message peut trébucher sur lui-même, car même si les agents de la cathédrale sont *infiniment* raisonnables, ils sont de moins en moins sensés, souvent d'une incompetence frappante et enclins à commettre des erreurs. Cela est prévisible sur le plan théologique. À mesure que l'État devient Dieu, il dégénère en imbécillité, sur le modèle du saint fou. La médiatisation politique du spectacle Trayvon Martin en est un exemple pertinent.

Aux États-Unis, comme dans tout autre grand pays, il se passe chaque jour beaucoup de choses, qui présentent d'innombrables schémas plus ou moins obscurs. Par exemple, chaque jour, on recense en moyenne environ 3 400 crimes violents, dont 40 meurtres, 230 viols, 1 000 vols qualifiés et 2 100 agressions aggravées, ainsi que 25 000 crimes non violents contre la propriété (cambriolages et vols). Très peu d'entre eux seront largement médiatisés ou présentés comme éducatifs, exemplaires et représentatifs. Même si les médias n'étaient pas enclins à sélectionner des « bonnes histoires » basées sur un récit, le volume même des incidents les obligerait à le faire. Dans cette situation, il est presque inévitable que les gens se posent la question suivante : *Pourquoi nous racontent-ils cela ?*

Presque tout ce qui concerne la mort de Trayvon Martin est controversé, sauf la motivation des médias. Sur ce sujet, l'unanimité est presque totale. Le sens ou le message voulu de cette affaire ne pouvait être plus clair : *La paranoïa raciste des Blancs rend l'Amérique dangereuse pour les Noirs*. Cela reprendrait ainsi la dialectique de la terreur raciale (votre peur est effrayante), conçue, comme toujours, pour transformer le cauchemar social réciproque de l'Amérique en une pièce de théâtre morale unilatérale, attribuant la peur légitime exclusivement à un seul côté de la principale fracture raciale du pays. Cela semblait parfait. Un justicier blanc malveillant et délirant abat un enfant noir innocent, justifiant ainsi la peur des Noirs (« le discours ») tout en exposant la panique des Blancs comme une psychose meurtrière. C'est une histoire dont la signification progressiste est tellement archétypale qu'on ne peut la raconter trop souvent. En fait, elle était tout simplement trop belle pour être vraie.

Il est cependant rapidement apparu que la sélection des médias – même renforcée par la machine à rage des célébrités et des « militants communautaires » – n'avait pas suffi à maintenir l'histoire dans le scénario prévu, et que les deux principaux acteurs s'éloignaient de leurs rôles assignés. Si l'on voulait préserver ne serait-ce qu'un peu les stéréotypes progressistes, il fallait procéder à un montage vigoureux. Cela était d'autant plus nécessaire que certains lecteurs malveillants, racistes et intolérants du Miami Herald commençaient à établir un lien mental destructeur entre « Trayvon Martin » et « outil de cambriolage ».

Quant au tueur, George Zimmerman, son nom disait tout. Il allait clairement être un colosse au teint blafard, ressemblant à un stormtrooper, si possible un fanatique chrétien des armes à feu, et peut-être – s'ils touchaient

vraiment le jackpot – un membre d'un mouvement milicien avec un passé d'homophobie et d'activisme anti-avortement. Il a commencé par être « blanc » – sans autre raison apparente que l'incompétence des médias et la programmation narrative – puis s'est retrouvé transformé en « Hispanique blanc » (une catégorie qui semble avoir été rapidement inventée sur le champ), avant de passer progressivement par une série de complications ethniques toujours plus conformes à la réalité, qui ont culminé avec la découverte de son arrière-grand-père afro-péruvien.

Au cœur de la *Cathédrale*, on se grattait sérieusement la tête. Le grand accusé américain était en train d'être préparé pour son procès-spectacle, le président s'était engagé émotionnellement en faveur de la victime sacrée, et la campagne coordonnée sur le terrain avait atteint le point d'ébullition, au bord des émeutes raciales, lorsque le message a commencé à s'effriter, à tel point qu'il risquait désormais de dégénérer en une affaire de violence entre Noirs, sans aucun intérêt. Non seulement George Zimmerman avait des ancêtres noirs – ce qui le rendait simplement « noir » selon les normes socioconstructivistes de la gauche –, mais il avait également grandi en bonne entente avec des Noirs, avec deux filles afro-américaines « faisant partie de la famille depuis des années », s'était lancé dans une entreprise commune avec un partenaire noir, était inscrit comme démocrate et était même une sorte d'« organisateur communautaire »...

Alors pourquoi Martin est-il mort ? Était-ce parce qu'il était noir et qu'il transportait un thé glacé et un paquet de Skittles (version approuvée par les médias et les militants communautaires, « le fils qu'Obama aurait pu avoir »), parce qu'il repérait des cibles pour cambrioler (version du Ku Klux Klan fondée sur le profilage racial), ou parce qu'il avait cassé le nez de Zimmerman, l'avait renversé, s'était assis sur lui et lui avait fracassé la tête à plusieurs reprises contre le trottoir (ce que le tribunal devra déterminer) ? Était-il un martyr de l'injustice raciale, un prédateur social de bas étage ou un symptôme humain de la crise urbaine américaine ? La seule chose qui était vraiment claire lorsque la procédure judiciaire a commencé, au-delà de la tristesse sordide de l'épisode, c'est qu'elle ne résolvait rien.

Il faut se rendre compte à quel point la leçon approuvée s'était désintégrée au moment où Zimmerman a été inculpé de meurtre au deuxième degré, il suffit de lire ce billet du blogueur HBD oneSTDV, qui décrit les dérangements dialectiques de la droite militante antiraciste :

Malgré la nature troublante des « accusations » portées contre Zimmerman, nombreux sont ceux qui, dans l'alt-right, refusent d'accorder la moindre sympathie à Zimmerman ou même de considérer cet événement comme un moment charnière dans le règne anarcho-tyrannique de la gauche moderne. Selon ces personnes, **Le métis hispanophone, inscrit comme démocrate, a eu ce qu'il méritait** : la colère de la foule noire et de l'élite de gauche indirectement soutenue par Zimmerman lui-même. En raison de son bilan électoral, de son parcours multiculturel et de son mentorat auprès des jeunes issus de minorités, ils voient en Zimmerman le symbole de l'assaut de la gauche contre l'Amérique blanche, une sorte de soldat de base dans la campagne contre la blancheur américaine. [Gras dans l'original]

La police du politiquement correct était prête à passer à autre chose. Le grand procès-spectacle s'effondrant dans un désordre narratif, il était temps de se recentrer sur le message, au diable les faits (et doublement au diable). « Jezebel » illustre parfaitement le ton moralisateur et vaguement hystérique :

Vous savez comment vous pouvez dire que les Noirs sont toujours opprimés ? Parce que *les Noirs* sont toujours opprimés. Si vous affirmez que vous n'êtes pas raciste (ou, du moins, que vous vous engagez à tout faire pour ne pas l'être) ce qui est vraiment le mieux que nous puissions promettre), alors vous devez croire que les êtres humains sont fondamentalement égaux à la naissance. Si cela est vrai, alors dans un monde idéal, des facteurs tels que la couleur de peau ne devraient avoir aucune incidence sur la réussite d'une personne. N'est-ce pas ? Et donc, si vous croyez vraiment que tous les êtres humains sont créés égaux, alors quand vous constatez qu'il existe des

inégalités raciales flagrantes dans le monde réel, la seule conclusion que vous pouvez éventuellement tirer est qu'une force extérieure empêche certaines personnes d'avancer. Comme... le racisme. N'est-ce pas ? Alors félicitations ! Vous croyez au racisme ! À moins que vous ne pensiez pas réellement que les êtres humains naissent égaux. Et si vous ne croyez pas que les êtres humains naissent égaux, *alors vous êtes un putain de raciste.*

Y a-t-il quelqu'un qui « croit vraiment que les êtres humains naissent égaux », au sens où on l'entend ici ? Croire, c'est-à-dire non seulement que l'attente formelle d'un traitement égal est une condition préalable à toute interaction civilisée, mais aussi que tout écart manifeste par rapport à une égalité substantielle des résultats est un signe évident et sans ambiguïté d'oppression ? C'est « la seule conclusion que vous pouvez éventuellement tirer » ?

À tout le moins, Jezebel mérite d'être félicité pour avoir exprimé la foi progressiste dans sa forme la plus pure, entièrement dépourvue de sensibilité à l'égard des preuves ou de l'incertitude de quelque nature que ce soit, méprisant avec désinvolture toute recherche pertinente – qu'elle soit existante ou simplement concevable – et extrêmement confiant dans sa propre invincibilité morale. Si les faits sont *moralement répréhensibles*, tant pis pour les faits – c'est la seule position qui puisse éventuellement être adoptée, même si elle repose sur un mélange de vœux pieux, d'ignorance délibérée et de mensonges insultants et puérils.

Qualifier de superstition la croyance en une égalité humaine substantielle, c'est insulter la superstition. Il est peut-être injustifié de croire aux lutins, mais au moins, ceux qui y croient ne passent pas leur vie à *observer leur inexistence*. L'inégalité humaine, en revanche, dans toute sa multiplicité, est constamment visible, car les gens affichent leurs différences en matière de genre, d'origine ethnique, d'attrait physique, de taille et de silhouette, de force, de santé, d'agilité, de charme, d'humour, d'esprit, de diligence et de sociabilité, parmi d'innombrables autres caractéristiques, traits, capacités et aspects de leur personnalité, certains immédiatement et de manière évidente, d'autres seulement lentement, au fil du temps. Absorber ne serait-ce qu'une infime partie de tout cela et conclure, de la seule manière possible, que ce n'est rien du tout, ou qu'il s'agit d'une « construction sociale » et d'un indice d'oppression, relève du pur délire gnostique : un engagement, au-delà de toute preuve, en faveur de l'existence d'un monde vrai et bon voilé par les apparences. Les êtres humains ne sont pas égaux, ils ne se développent pas de manière égale, leurs objectifs et leurs réalisations ne sont pas égaux, et rien ne peut les rendre égaux. L'égalité substantielle n'a aucun rapport avec la réalité, sauf en tant que négation systématique de celle-ci. Une violence à l'échelle génocidaire est nécessaire pour se rapprocher ne serait-ce qu'un peu d'un programme égalitaire pratique, et si l'on tente quelque chose de moins ambitieux, les gens contournent le problème (certains plus habilement que d'autres).

Pour ne prendre que l'exemple le plus évident, toute personne ayant plus d'un enfant sait que personne n'est né égal (à l'exception peut-être des jumeaux monozygotes et des clones). *En fait*, tout le monde naît différent, de multiples façons. Même lorsque, comme c'est généralement le cas, les implications de ces différences sur le cours de la vie sont difficiles à prédire avec certitude, leur existence est indéniable, ou du moins sincèrement indéniable. Bien sûr, la sincérité, ou même une cohérence cognitive minimale, n'est pas du tout en cause ici. La position de Jezebel, bien que politiquement correcte, est non seulement douteuse sur le plan factuel, mais aussi ridiculement absurde et, à proprement parler, insensée. Elle dogmatise un déni de la réalité si extrême que personne ne pourrait véritablement le soutenir, ni même l'envisager, et encore moins l'expliquer ou le défendre de manière plausible. Il s'agit d'un dogme qui ne peut être compris, mais seulement affirmé ou accepté comme une folie érigée en loi ou en religion autoritaire.

Le commandement politique de cette religion est clair : accepter la politique sociale progressiste comme la seule solution possible au de l'inégalité. Ce commandement est un « impératif catégorique » : aucun fait ne peut le remettre en cause, le compliquer ou le réviser. Si la politique sociale progressiste aboutit en réalité à une exacerbation du problème, c'est la réalité « déchuë » qui est à blâmer, car le mal social est manifestement pire que ce qui avait été initialement envisagé, et seuls des efforts redoublés dans la même direction peuvent espérer y remédier. Il n'y a rien à apprendre en matière de foi. En fin de compte, l'effondrement social systématique enseigne la leçon que l'échec chronique et la détérioration progressive ne pouvaient transmettre. (C'est du darwinisme social à

grande échelle pour les nuls, et c'est ainsi que les civilisations prennent fin).

En raison de sa corrélation exceptionnelle avec les variations substantielles des résultats sociaux dans les sociétés modernes, la dimension de loin la plus problématique de la biodiversité humaine est l'intelligence ou la capacité générale à résoudre des problèmes, quantifiée par le QI (mesurant le « g » de Spearman). Cependant, lorsque le « bon sens statistique » ou le profilage est appliqué aux partisans de la biodiversité humaine, un autre trait significatif est rapidement mis en évidence : un déficit remarquablement constant d'agréabilité. En effet, il est largement admis au sein même de cette « communauté » maudite que la plupart de ceux qui sont assez têtus et maladroits pour s'informer sur le sujet de la variation biologique humaine sont significativement « socialement retardés », avec une faible inhibition verbale, une faible empathie et une faible intégration sociale, ce qui se traduit par une inadaptation chronique aux attentes du groupe. Le QE typique de ce groupe peut être calculé comme la racine carrée approximative de leur QI. Un autisme léger est typique, suffisant pour aborder leurs semblables avec une curiosité détachée et scientifique, mais pas assez avancé pour les pousser à un détachement total du monde. Ces traits, qu'ils considèrent eux-mêmes – sur la base d'informations techniques abondantes – comme étant en grande partie héréditaires, ont des conséquences sociales manifestes, réduisant les possibilités d'emploi, les revenus et même le potentiel reproductif. Malgré tous les conseils thérapeutiques gratuits disponibles dans cet environnement progressiste, cette désagréabilité ne montre aucun signe de diminution, et pourrait même s'intensifier. Comme le montre si clairement Jezebel, cela ne peut être qu'un signe d'oppression structurelle. Pourquoi les personnes désagréables ne peuvent-elles pas avoir un peu de répit ?

L'histoire est accablante. Les « sociables » ont toujours eu en horreur les personnes désagréables, refusant souvent de se marier ou de faire affaire avec elles, les excluant des activités de groupe et des fonctions politiques, les traitant de tous les noms, les ostracisant et les évitant. La « désagréabilité » a été stigmatisée et stéréotypée de manière extrêmement négative, à tel point que beaucoup de personnes désagréables ont cherché des étiquettes plus sensibles, telles que « socialement handicapé » ou « socialement différent ». Il n'est pas rare que des personnes soient agressées verbalement, voire physiquement, pour la seule raison de leur désagréabilité radicale. Le plus tragique est que, en raison de leur incapacité totale à s'entendre entre eux, les odieux n'ont jamais pu se mobiliser politiquement contre l'oppression sociale structurelle dont ils sont victimes, ni former des coalitions avec leurs alliés naturels, tels que les cyniques, les détracteurs, les anticonformistes et les personnes atteintes du syndrome de Tourette. L'odieux n'a pas encore été libéré, mais il est probable qu'Internet y « contribuera »...

Prenons l'essai tristement célèbre de John Derbyshire, *The Talk : Nonblack Version*, qui se concentre initialement sur son caractère odieux implacable et s'intéresse à la corrélation négative entre sociabilité et raison objective. Comme le note Derbyshire ailleurs, les gens sont généralement incapables de se différencier des identités de groupe ou d'appliquer correctement les généralisations statistiques sur les groupes à des cas individuels, y compris les leurs. Une réification rationnellement indéfendable, mais socialement inévitable, des profils de groupe est psychologiquement normale, voire « humaine », avec pour résultat que des informations statistiques bruyantes et non spécifiques sont acceptées à tort comme une contribution à la compréhension de soi, même lorsque des informations spécifiques sont disponibles.

Du point de vue d'une analyse rationnelle, socialement autiste et à faible QE, cela est tout simplement erroné. Si un individu présente certaines caractéristiques, le fait qu'il appartienne à un groupe ayant des caractéristiques moyennes similaires ou différentes n'a aucune importance. Les informations directes et déterminantes sur l'individu ne sont en rien enrichies par des informations indirectes et indéterminées (probabilistes) sur les groupes auxquels il appartient. Si les résultats d'un test sont connus, par exemple, les inférences statistiques sur les résultats qui auraient pu être attendus sur la base du profilage de groupe n'apportent aucune information supplémentaire. Un juif ashkénaze stupide n'est pas moins stupide parce qu'il est juif ashkénaze. Les religieuses chinoises âgées sont peu susceptibles d'être des meurtrières, mais une meurtrière qui se trouve être une religieuse chinoise âgée n'est ni plus ni moins meurtrière qu'une autre. Tout cela est extrêmement évident pour les personnes désagréables.

Pour les gens normaux, cependant, cela n'est pas évident du tout. Cela s'explique en partie par le fait que l'intelligence rationnelle est rare et anormale chez les êtres humains, et en partie par le fait que l'« intelligence » sociale fonctionne avec ce que tout le monde pense, c'est-à-dire avec des sentiments irrationnels de groupe, des informations maigres, des préjugés, des stéréotypes et des heuristiques. Comme (presque) tout le monde prend des raccourcis ou « économise » sa raison, il est rationnel de réagir de manière défensive aux généralisations susceptibles d'être réifiées ou appliquées de manière inappropriée, en remplaçant ou en supplantant des perceptions spécifiques. Quiconque s'attend à être prédéfini par une identité de groupe investit davantage son ego dans ce groupe et dans la façon dont il est perçu. Une évaluation générique, aussi objective soit-elle, deviendra immédiatement personnelle, dans des conditions normales (même très éloignées).

Une raison désagréable peut obstinément insister sur le fait que tout ce qui est moyen ne peut pas vous concerner, mais le message ne sera généralement pas reçu. L'« intelligence » sociale humaine n'est pas construite de cette façon. Même des commentateurs supposés sophistiqués commettent sans cesse les erreurs les plus flagrantes en matière de compréhension statistique élémentaire, sans la moindre gêne, car la gêne a été conçue pour autre chose (et pour presque exactement le contraire). L'incapacité à comprendre les stéréotypes dans leur application scientifique ou probabiliste est une condition préalable fonctionnelle à la sociabilité, car la seule alternative à l'idiotie à cet égard est l'obnoxité.

L'article de Derbyshire est remarquable parce qu'il réussit à être définitivement odieux, et qu'il a été reconnu comme tel, malgré l'incohérence bredouillante de la plupart des répliques. Parmi les points communs entre « le discours » et « le contre-discours », on trouve une structure théâtrale de conversation pseudo-privée conçue pour être entendue. Dans les deux cas, un message que les parents sont obligés de transmettre à leurs enfants est mis en scène comme le vecteur d'une leçon sociale plus large, destinée à ceux qui, par leur action ou leur inaction, ont créé un monde intolérablement dangereux pour eux.

Cette forme est intrinsèquement manipulatrice, faisant même du discours « original » une cible tentante pour la parodie. Dans l'original, cependant, un ton de sincérité angoissée est créé par une mise en scène délibérée de l'innocence (ou de l'ignorance). Écoute, mon fils, je sais que cela va être difficile à comprendre... (*Oh pourquoi, oh pourquoi nous font-ils cela ?*). Le contre-discours, en contraste flagrant, mêle son micro-drame social à un discours cliniquement asocial de « recherche méthodique en sciences humaines », traitant les populations comme des unités biogéographiques floues aux caractéristiques quantifiables, plutôt que comme des sujets politico-juridiques dans la communication. Il ridiculise l'innocence et, par implication, le critère même de sociabilité. L'accord, l'amabilité, ne comptent pour rien. Les statistiques compilées de manière rigoureuse et redondante disent ce qu'elles disent, et si nous ne pouvons pas vivre avec cela, tant pis pour nous.

Pourtant, même à une lecture raisonnablement sympathique, ou scrupuleusement désagréable, l'article de Derbyshire fournit des motifs de critique. Par exemple, dès le début, il est à noter que le réciproque racial de « non-Noirs américains » est « Noirs américains », et non « Noirs américains » (le terme choisi par Derbyshire). Ce renversement de l'ordre des mots, qui inverse les noms et les adjectifs, s'installe rapidement dans un schéma. Est-il important que Derbyshire demande que la civilité soit étendue à tout « individu noir » (plutôt qu'aux « individus noirs ») ? Cela fait certainement une différence. Dire que quelqu'un est « noir » revient à dire quelque chose sur cette personne, mais dire que quelqu'un est « un noir » revient à dire qui elle est. L'effet est subtil, mais distinctement menaçant, et Derbyshire est trop bien formé, algébriquement parlant, pour ne pas le remarquer. Après tout, « John Derbyshire est un Blanc » sonne tout aussi faux, comme toute formulation analogue, qui submerge l'individu dans le genre, pour n'en retirer qu'un simple exemple.

L'aspect intellectuellement plus substantiel de cette incursion dans l'incivilité gratuite a été examiné par William Saletan et Noah Millman, qui font des remarques très similaires, depuis les deux côtés du fossé libéral/conservateur. Les deux auteurs identifient une fissure ou une incohérence méthodologique dans l'article de Derbyshire, qui découle de son engagement en faveur de l'application microsociale de généralisations statistiques macrosociales. Les

stéréotypes, aussi rigoureusement confirmés soient-ils, sont essentiellement inférieurs aux connaissances spécifiques dans toute situation sociale concrète, car personne ne rencontre jamais une population.

En tant que libéral à la position problématique, Saletan n'a d'autre choix que de reculer de manière mélodramatique devant les « conclusions écœurantes » de Derbyshire, mais ses raisons ne sont pas uniquement motivées par sa crise gastro-émotionnelle. « Mais qu'est-ce qu'une vérité statistique exactement ? », demande-t-il. « C'est une estimation de probabilité sur laquelle on peut se rabattre si l'on ne sait rien d'un individu particulier. C'est le substitut médiocre de la connaissance chez une personne ignorante. » Derbyshire, avec son attention autistique à l'absence de lauréats noirs de la médaille Fields, est « un nerd en maths qui substitue l'intelligence statistique à l'intelligence sociale. Il recommande des calculs collectifs au lieu de prendre la peine d'apprendre à connaître la personne qui se trouve devant vous. »

Millman souligne le renversement ironique qui transforme les connaissances sociales (odieuses) en ignorance impérative :

Les « réalistes raciaux » aiment dire qu'ils sont ceux qui sont curieux du monde, et que les « politiquement corrects » sont ceux qui préfèrent ignorer la réalité déplaisante. Mais les conseils que Derbyshire donne à ses enfants les encouragent à ne pas être trop curieux du monde qui les entoure, de peur d'être blessés. Et, en règle générale, c'est un très mauvais conseil à donner à des enfants – et ce n'est pas celui que Derbyshire a suivi dans sa propre vie.

La conclusion de Millman est également instructive :

Alors pourquoi est-ce que je me dispute avec Derby ? Eh bien, parce que c'est un ami. Et parce que même les discours paresseux et socialement irresponsables méritent d'être réfutés, et pas seulement dénoncés. L'article de Derbyshire est-il raciste ? Bien sûr qu'il est raciste. Son argument est qu'il est à la fois rationnel et moralement juste que ses enfants traitent les Noirs de manière très différente des Blancs et qu'ils les craignent. Mais « raciste » est un terme descriptif, pas moral. Les partisans du « réalisme racial » sont fermement convaincus de la justesse des prémisses principales de Derbyshire, et ils ne se laisseront pas convaincre du contraire par l'affirmation que cette conviction est « raciste » – et, honnêtement, ils n'ont pas à l'être. C'est pourquoi je pense qu'il est important de soutenir que les conclusions de Derbyshire ne découlent pas simplement de ces prémisses et qu'elles sont, en fait, moralement incorrectes, même si l'on admet ces prémisses pour les besoins de l'argumentation.

[Brève interruption...]

Partie 4c : L'usine à crackers

" Dans un sens, nous sommes venus dans la capitale de notre nation pour encaisser un chèque. Lorsque les architectes de notre république ont rédigé les magnifiques mots de la Constitution et de la Déclaration d'indépendance, ils signaient un billet à ordre dont chaque Américain devait hériter. Ce billet était une promesse que tous les hommes – oui, les hommes noirs comme les hommes blancs – se verraient garantir les droits inaliénables à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur.

Il est évident aujourd'hui que l'Amérique a manqué à cette promesse en ce qui concerne ses citoyens de couleur. Au lieu d'honorer cette obligation sacrée, l'Amérique a donné aux Noirs un chèque sans provision, un chèque qui est revenu avec la mention « fonds insuffisants ».

Martin Luther King Jr.

Le conservatisme... est un mouvement de Blancs, malgré quelques exceptions éparses.

Il l'a toujours été et le sera toujours. J'ai assisté à au moins une centaine de rassemblements, conférences, croisières et jamborees conservateurs : croyez-moi, il n'y a pas beaucoup de raisins dans ce gâteau. J'ai fréquenté les bureaux du National Review pendant douze ans, et la seule personne noire que j'y ai vue, à part Herman Cain quand il est venu rendre visite, c'était Alex, le responsable du service courrier. (Salut, Alex !)

Ce n'est pas parce que le conservatisme est hostile aux Noirs et aux métis. Bien au contraire, surtout dans le cas du Conservatism Inc. Ils flattent les rares non-Blancs avec une déférence servile qui rend l'atmosphère embarrassante. (Q : Comment appelle-t-on le seul Noir dans un rassemblement de 1 000 républicains ? R : « Monsieur le Président »).

C'est simplement que les idéaux conservateurs tels que l'autosuffisance et la dépendance minimale à l'égard du gouvernement n'ont aucun attrait pour les minorités sous-performantes, des groupes qui, d'après les statistiques générales, ne possèdent pas les attributs qui font le succès d'un groupe dans une nation commerciale moderne.

À quoi leur servirait-il d'adopter de tels idéaux ? Ils finiraient par se retrouver encore plus clairement relégués au bas de l'échelle sociale qu'ils ne le sont actuellement.

Une bien meilleure stratégie pour eux serait de s'allier avec autant de sous-groupes blancs et asiatiques mécontents que possible (homosexuels, féministes, syndicats sans avenir), d'obtenir la majorité électorale et d'instaurer des gouvernements redistributifs afin de leur donner des emplois artificiels et de leur transférer la richesse des groupes prospères.

C'est d'ailleurs ce qu'ils font, de manière très rationnelle et sensée.

John Derbyshire

Les néo-sécessionnistes sont partout autour de nous... et la liberté d'expression leur offre une protection confortable. Rick Perry insinuant que le Texas pourrait faire sécession plutôt que d'adhérer à la loi fédérale sur les soins de santé, Todd Palin appartenant à une association politique prônant la sécession de l'Alaska, et Sharron Angle parlant de « recours au deuxième amendement » pour régler les différends avec les autorités fédérales sont autant d'exemples de la rhétorique sécessionniste dangereuse qui imprègne le discours moderne. Les médias concentrent notre attention sur les reconstituteurs de la guerre civile et les pick-up arborant des drapeaux confédérés. Mais les personnalités publiques sont également influencées par des universitaires qui s'efforcent de perpétuer une forme très dangereuse de révisionnisme.

Practically Historical

Les Afro-Américains sont la conscience de notre pays.

Commentaire « surfed » sur le blog de Walter Russell Mead (orthographe corrigée)

Le « péché originel » racial de l'Amérique est fondamental, remontant à avant la naissance des États-Unis, à l'expulsion des peuples autochtones par les colons européens et, plus encore, à l'institution de l'esclavage. C'est l'histoire de l'Ancien Testament des relations entre Noirs et Blancs en Amérique, consignée dans un récit providentiel d'évasion de l'esclavage, dans lequel documentation factuelle et exhortation morale sont indissolublement liées. La combinaison d'abus sociaux prolongés et intenses, selon un schéma établi par la Torah, qui reprend le mythe moral et politique primordial de la tradition occidentale, a fait de l'histoire de l'esclavage et de l'émancipation le cadre incontournable de l'expérience historique américaine : « laissez mon peuple partir ».

« Practically Historical » (cité ci-dessus) cite Lincoln à propos de la guerre civile :

"Pourtant, si Dieu veut que cela continue jusqu'à ce que toute la richesse accumulée par deux cent cinquante ans de labeur non rémunéré des esclaves soit détruite, et jusqu'à ce que chaque goutte de sang versée sous le fouet soit payée par une autre versée par l'épée, comme cela a été dit il y a trois mille ans, alors il faut encore dire que « les jugements du Seigneur sont vrais et justes ».

Le Nouveau Testament de la race en Amérique a été écrit dans les années 1960, révisant et précisant le modèle. La combinaison du mouvement des droits civiques, de la loi sur l'immigration et la nationalité de 1965 et de la stratégie sudiste du Parti républicain (qui faisait appel aux Blancs mécontents des États de l'ancienne Confédération) a forgé une identification partisane entre les Noirs et le Parti démocrate qui a abouti à une renaissance libérale-progressiste, fixant les termes d'une polarisation raciale partisane qui a perduré, voire s'est renforcée, au cours des décennies suivantes. Pour un mouvement progressiste compromis par une histoire de racisme eugéniste systématique et un Parti démocrate traditionnellement aligné sur l'obstination des Blancs du Sud et le Ku Klux Klan, l'ère des droits civiques a été l'occasion d'une expiation, d'une purification rituelle et d'une rédemption.

Réciproquement, pour le conservatisme américain (et son véhicule, le Parti républicain, de plus en plus à la dérive), cette évolution a signifié une mort prolongée, pour des raisons qui continuent de lui échapper. L'idée de l'Amérique était désormais indissociable d'un renoncement véhément au passé, et même au présent, dans la mesure où le passé continuait de le façonner. Seule une « union toujours plus parfaite » pouvait s'y conformer. Au niveau le plus superficiel, les implications partisanes générales du nouvel ordre étaient indéniables dans un pays qui devenait de plus en plus démocratique et de moins en moins républicain, avec une souveraineté effective concentrée au niveau national dans l'exécutif et l'urgence morale d'un gouvernement activiste érigée en principe de foi. Pour ce qui était déjà devenu la « vieille droite », il n'y avait ni issue ni retour possible, car le chemin du retour traversait l'horizon des événements du mouvement des droits civiques, pour aboutir à des zones d'impossibilité politique dont le sens ultime était l'esclavage.

La *gauche* se nourrit de dialectique, la *droite* périt à cause d'elle. Dans la mesure où il existe une logique pure de la politique, c'est bien celle-là. Une conséquence immédiate (soulignée à plusieurs reprises par Mencius Moldbug) est que le progressisme n'a pas d'ennemis à *gauche*.

Il ne reconnaît que des idéalistes, dont l'heure n'est pas encore venue. Les conflits factionnels à gauche sont politiquement dynamiques, célébrés pour leur potentiel moteur. Le conservatisme, en revanche, est pris entre le marteau et l'enclume : matraqué par la gauche par le rouleau compresseur de l'étatisme post-constitutionnel, et agité par la « droite » par des tendances embryonnaires qui sont à la fois inassimilables (par le courant dominant) et souvent incompatibles entre elles, allant des variantes extrêmes (austro-libertaires) du capitalisme laissez-faire aux courants obstinés, théologiquement fondés, du traditionalisme social, de l'ultranationalisme ou de la politique identitaire blanche.

La « droite » n'a aucune unité, réelle ou potentielle, et n'a donc pas de définition symétrique à celle de la gauche. C'est pour cette raison que la dialectique politique (une tautologie) ne va que dans une seule direction, comme on pouvait s'y attendre, vers l'expansion de l'État et un idéal égalitaire substantiel de plus en plus coercitif. La droite se déplace vers le centre, et le centre se déplace vers la gauche.

Indépendamment des fantasmes conservateurs dominants, la maîtrise libérale-progressiste de la providence américaine est devenue incontestable, dominée par une dialectique raciale qui absorbe des contradictions illimitées, tout en positionnant la classe défavorisée afro-américaine comme la critique incarnée de l'ordre social existant, le critère d'émancipation et la seule voie vers le salut collectif. Aucune autre structure d'intelligibilité historique n'est politiquement tolérable, ni même – à strictement parler – imaginable, car toute résistance à ce récit est anti-américaine, antisociale et (bien sûr) raciste, ne servant qu'à confirmer l'existence d'une oppression raciale systématique à travers la violence symbolique qui se manifeste dans sa négation. S'opposer à ce récit, c'est déjà le prouver, en démontrant concrètement l'existence des mêmes forces obscurantistes de régression sociale que l'on nie verbalement. En résistant à la demande de rééducation sociale orchestrée, les « amers » rétrogrades ne font que montrer tout ce qu'il reste à faire.

Dans sa forme la plus abstraite et la plus globale, la dialectique raciale libérale-progressiste abolit son extérieur, ainsi que toute possibilité de cohérence de principe. Elle affirme à la fois que la race n'existe pas et que sa pseudo-existence socialement construite est un instrument de violence interracial. La reconnaissance raciale est à

la fois obligatoire et interdite. Les identités raciales sont méticuleusement cataloguées à des fins de remédiation sociale, de détection des crimes haineux et d'études d'impact disparate, ciblant des groupes pour la « discrimination positive », la « discrimination préférentielle » ou la « promotion de la diversité » (pour énumérer ces termes dans leur ordre approximatif de substitution historique), alors même qu'elles sont dénoncées comme dénuées de sens (par les Nations unies, rien de moins) et rejetées comme des stéréotypes malveillants, ne correspondant à rien de réel. Une sensibilité raciale extrême et une désensibilisation raciale absolue sont exigées simultanément. La race est tout et n'est rien. Il n'y a pas d'issue.

Le conservatisme est dialectiquement incompetent par définition, et tellement ignorant qu'il s'imagine capable d'exploiter ces contradictions, ou – dans sa formulation illusoire – la « *dissonance cognitive libérale* ». Les conservateurs qui soulignent triomphalement ces incohérences semblent n'avoir jamais effleuré les productions d'un programme contemporain d'études humaines, dans lequel d'épais radeaux de victimisation conflictuelle sont tissés avec amour à partir de griefs incompatibles, afin de se réjouir de la promesse radicalement progressiste de leurs lamentations discordantes. L'incohérence est le carburant de la *Cathédrale*, qui exige une argumentation militante et une prise de conscience toujours plus forte de l'unité. *Le débat public intégratif* fait toujours pencher la balance vers la gauche – cela peut sembler facile à comprendre, mais le comprendre, c'est exposer la futilité fondamentale du conservatisme dominant, et cela n'intéresse presque personne, donc cela ne sera pas compris.

Le conservatisme est incapable de dialectique, ou de contradiction simultanée, mais cela ne l'empêche pas de servir le progrès (au contraire). Plutôt que de célébrer le pouvoir de l'incohérence, il trébuche à travers les contradictions, décompressé, successivement, à la manière d'une exposition de fossiles, et d'un faire-valoir. Après s'être « dressé contre l'histoire en criant « Stop ! » » pendant la période des droits civiques, se condamnant ainsi à jamais à la damnation raciale, le courant conservateur (et républicain) dominant a fait volte-face, s'emparant de Martin Luther King Jr. comme partie intégrante de son canon et cherchant à s'harmoniser avec « un rêve profondément enraciné dans le rêve américain ».

J'ai un rêve qu'un jour cette nation se lèvera et vivra pleinement le sens profond de sa profession de foi : « Nous tenons pour évidentes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux. »

J'ai un rêve qu'un jour, sur les collines rouges de Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve qu'un jour, même l'État du Mississippi, un État étouffé par la chaleur de l'injustice, étouffé par la chaleur de l'oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.

Je rêve que mes quatre petits enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur leur personnalité.

Séduit par l'appel de King au traditionalisme constitutionnel et biblique, par son rejet de la violence politique et par ses hymnes sans retenue à la liberté, le conservatisme américain s'est progressivement identifié à son rêve de réconciliation raciale et d'aveuglement racial, et l'a accepté comme la véritable signification providentielle de ses documents les plus sacrés. Du moins, c'est ce qui est devenu l'orthodoxie conservatrice dominante et publique, même si elle s'est consolidée beaucoup trop tard pour neutraliser les soupçons de mauvaise foi, n'a presque pas réussi à convaincre la population noire elle-même et est restée exposée aux railleries croissantes de la gauche pour son formalisme vide.

La réaffirmation du credo américain par King était si convaincante que, rétrospectivement, son triomphe sur le

courant politique dominant semble tout simplement inévitable. Plus le conservatisme américain s'éloignait du rationalisme maçonnique des fondateurs pour se diriger vers la religiosité biblique, plus sa foi devenait indissociable de l'expérience des Noirs américains, mythiquement articulée à travers l'Exode, dans lequel le cadre fondamental de l'histoire était une fuite de l'esclavage vers un avenir où « tous les enfants de Dieu – Noirs et Blancs, Juifs et Gentils, protestants et catholiques – pourront se donner la main et chanter les paroles du vieux negro spiritual : « Enfin libres ! Enfin libres ! Merci à Dieu Tout-Puissant, nous sommes enfin libres ! »

Le génie du message de King résidait dans son extraordinaire pouvoir d'intégration. La fuite des Hébreux d'Égypte, la guerre d'indépendance américaine, l'abolition de l'esclavage à la suite de la guerre civile américaine et les aspirations de l'ère des droits civiques ont été mythiquement condensés en un seul épisode archétypal, en parfaite harmonie avec le credo américain, et portés non seulement par une force morale irrésistible, mais même par un décret divin. La mesure de ce génie intégrateur réside toutefois dans la complexité qu'il maîtrise. Un siècle après « l'aube joyeuse » de l'émancipation de l'esclavage, King déclare : « Le Noir n'est toujours pas libre. »

Cent ans plus tard, la vie du Noir est encore tristement paralysée par les menottes de la ségrégation et les chaînes de la discrimination. Cent ans plus tard, le Noir vit sur une île solitaire de pauvreté au milieu d'un vaste océan de prospérité matérielle. Cent ans plus tard, le Noir croupit toujours dans les recoins de la société américaine et se retrouve exilé sur sa propre terre.

L'histoire de l'Exode est une sortie, la guerre d'indépendance est une sortie, et l'émancipation de l'esclavage est une sortie, en particulier lorsqu'elle est illustrée par le chemin de fer clandestin et le modèle d'auto-libération, de fuite ou d'évasion. Être « menotté » par la ségrégation, « enchaîné » par la discrimination, piégé sur une « île solitaire de pauvreté » ou « exilé » dans son « propre pays », en revanche, n'a aucun rapport avec l'exit, au-delà de ce que peut accomplir une métaphore envoûtante. Il n'y a pas de « sortie » vers l'intégration sociale et l'acceptation, la prospérité équitablement répartie, la participation publique ou l'assimilation, mais seulement une aspiration, ou un rêve, otage des faits et de la fortune. Comme la gauche et la droite réactionnaire l'ont tout aussi vite remarqué, dans la mesure où ce rêve s'aventure bien au-delà du droit à l'égalité formelle et entre dans le domaine des remèdes politiques substantiels, c'est un rêve auquel la droite n'a pas droit.

Au lendemain de l'affaire John Derbyshire, Jessica Valenti, sur le blog The Nation, a clairement fait remarquer :

« ...Il ne s'agit pas seulement de savoir qui a écrit quoi, mais aussi des politiques profondément racistes qui sont monnaie courante chez les conservateurs. Certains aimeraient croire que le racisme se limite à la discrimination et à la haine explicites et ouvertement exprimées, faciles à identifier. Ce n'est pas le cas : il s'agit aussi de promouvoir des politiques xénophobes et de soutenir les inégalités systémiques. Après tout, qu'est-ce qui a le plus d'impact : un raciste isolé comme Derbyshire ou la loi sur l'immigration de l'Arizona ? Une chronique ou la suppression du droit de vote ? Se débarrasser d'un raciste dans une publication ne change rien au fait que le programme conservateur punit et discrimine de manière disproportionnée les personnes de couleur. Je suis donc désolée, mes amis, mais vous ne pouvez pas soutenir les inégalités structurelles et vous féliciter ensuite de ne pas être ouvertement racistes.

Le « programme conservateur » ne peut jamais être suffisamment utopique (optimiste et incohérent) pour échapper aux accusations de racisme – c'est intrinsèque au fonctionnement de la dialectique raciale. Les politiques largement compatibles avec le développement capitaliste, orientées vers la récompense de la préférence pour le court terme et donc punissant l'impulsivité, auront inévitablement un impact disparate sur les groupes sociaux les moins fonctionnels sur le plan économique. Bien sûr, la dialectique exige que l'aspect racial de cet impact disparate puisse et doive être fortement souligné (afin de condamner comme racistes les incitations à la formation de capital humain), tout en étant vigoureusement nié (afin de dénoncer exactement la même observation comme un stéréotype raciste). Quiconque s'attend à ce que les conservateurs naviguent dans ce double enchevêtrement avec agilité et élégance politique a dû passer à côté de la fin du XXe siècle. Par exemple, les conservateurs du *Washington Examiner*,

constatant avec inquiétude que :

Les démocrates de la Chambre des représentants ont reçu cette semaine une formation sur la manière d'aborder la question raciale pour défendre les programmes gouvernementaux... Le contenu préparé pour une présentation mardi au caucus démocrate de la Chambre et à son personnel indique que les démocrates chercheront à présenter le discours apparemment neutre en faveur du libre marché comme étant chargé de préjugés raciaux, conscients ou inconscients.

Il n'existe pas d'autres versions d'une union toujours plus parfaite, car l'union est l'alternative aux alternatives. Chercher où se trouvaient autrefois les alternatives, où la liberté signifiait encore sortir, et où la dialectique se dissolvait dans l'espace, conduit à une maison des horreurs clownesque, fabriquée comme l'ombre ou le double de la cathédrale. Comme la droite n'a jamais eu d'unité propre, on lui en a donné une. Appelez cela l'usine à crackers.

Lorsque James C. Bennett, dans *The Anglosphere Challenge*, a cherché à identifier les principales caractéristiques culturelles du monde anglophone, la liste qui en a résulté était généralement familière. Elle comprenait, outre la langue elle-même, les traditions de common law, l'individualisme, un niveau relativement élevé d'ouverture économique et technologique, et des réserves particulièrement marquées à l'égard du pouvoir politique centralisé. Cependant, la caractéristique la plus frappante était peut-être une tendance culturelle marquée à régler les différends dans l'espace plutôt que dans le temps, en optant pour le schisme territorial, le séparatisme, l'indépendance et la fuite, plutôt que pour une transformation révolutionnaire au sein d'un territoire intégré. Lorsque les anglophones sont en désaccord, ils ont souvent cherché à se dissocier dans l'espace. Au lieu d'une résolution intégrale (changement de régime), ils poursuivent une irrésolution plurielle (par la division du régime), proliférant les entités politiques, localisant le pouvoir et diversifiant les systèmes de gouvernement. Même sous sa forme actuelle très atténuée, cette prédisposition antidialectique et désynthétisante à la désagrégation sociale s'exprime par une hostilité tenace et murmurante à l'égard des projets politiques mondialistes et par une attirance résiduelle pour le fédéralisme (dans son sens fissionnel).

La division, ou la fuite, est une *sortie* et une anti-dialectique (irréversible). C'est la source fondamentale de la liberté dans la tradition anglophone. Si la fonction d'une Cracker Factory est de bloquer toutes les issues, il n'y a qu'un seul endroit où la construire : ici même.

Comme l'enfer ou Auschwitz, la Cracker Factory a un slogan simple inscrit sur sa porte : « *La fuite est raciste* ». C'est pourquoi l'expression « *fuite blanche* » – qui dit exactement la même chose – n'a jamais été dénoncée pour son politiquement incorrect, bien qu'elle s'appuie sur une généralisation statistique ethnique qui, dans tout autre cas, provoquerait des paroxysmes d'indignation. La « fuite des Blancs » n'est pas plus « blanche » que la préférence temporelle faible, mais cette insensibilité généralisée est jugée acceptable, car elle soutient structurellement la Cracker Factory et la confusion indispensable entre la liberté ancienne (ou négative) et le péché originel (racial).

Vous ne devez absolument, en aucun cas, vous y rendre... alors, bien sûr, nous y allons... [suite]

Partie 4d : Mariages étranges

Les origines du mot « cracker » en tant que terme ethnique péjoratif sont lointaines et obscures. Il semble avoir déjà circulé, comme une insulte visant les Blancs pauvres du sud, principalement d'origine celtique, au milieu du XVIIIe siècle, dérivé peut-être de « corn-cracker » (briseur de maïs) ou du mot écossais-irlandais « crack » (plaisanterie). La riche complexité sémantique du terme, indissociable de l'identification de caractéristiques raciales, culturelles et

sociales élaborées, est comparable à celle de son cousin tabou, le « mot en N », et puise dans le même réservoir de vérités généralement reconnues mais interdites. En particulier, et de manière emphatique, il témoigne du truisme illicite selon lequel les gens sont plus excités et animés par leurs différences que par leurs points communs, « s'accrochant amèrement » – ou du moins avec ténacité – à leur non-uniformité et résistant obstinément aux catégories universelles de la gestion éclairée de la population. Les crackers sont le grain de sable dans les rouages du progrès.

Les caractéristiques les plus savoureuses de cette insulte sont toutefois tout à fait fortuites (ou kabbalistiques). Les « crackers » cassent les codes, les coffres-forts, les produits chimiques organiques – toutes sortes de systèmes scellés ou liés – avec des implications géopolitiques éventuelles. Ils anticipent un crack-up, un schisme ou une sécession, confirmant leur association avec le courant sous-jacent de désintégration anathématisé de l'histoire anglophone. Il n'est donc pas surprenant, malgré les sauts linguistiques et les anomalies, que la figure du cracker récalcitrant évoque un Sud toujours non pacifié, insoumis à la destinée manifeste de l'Union. Cela le ramène, par court-circuit, aux profondeurs les plus problématiques de sa signification.

Les *contradictions* exigent une résolution, mais les fissures peuvent continuer à s'élargir, à s'approfondir et à se propager. Selon l'éthique cracker, quand les choses peuvent s'effondrer, ce n'est pas grave. Il n'est pas nécessaire de parvenir à un accord quand il est possible de se séparer. Cette *obstination*, poussée à l'extrême, tend vers un stéréotype "hill-billy" (Billy le Sauvage ?) vivant dans une cabane ou une caravane rouillée au bout d'un chemin de montagne dans les Appalaches, où toutes les transactions économiques se font en espèces (ou en alcool de contrebande), où les interactions avec les agents du gouvernement se font à travers le canon d'un fusil chargé, et où la sagesse anti-politique intemporelle se résume au réflexe « ne me marche pas sur les pieds » : « Dégage de mon porche ». Naturellement, ce mépris pour le débat intégrateur (la dialectique) est codé dans le courant dominant de l'histoire mondiale anglo-centrique – c'est-à-dire le puritanisme évangélique yankee – comme un défaut non seulement de sophistication culturelle, mais aussi d'intelligence élémentaire, et même les adeptes les plus scrupuleux de la justice sociale constructiviste reviennent immédiatement à une psychométrie héréditaire rigide lorsqu'ils sont confrontés à l'obstination des crackers. Pour ceux qui considèrent la tendance générale au progrès sociopolitique comme un fait simple et incontestable, le refus de reconnaître quoi que ce soit de ce genre est perçu comme une preuve évidente de retard.

Comme les stéréotypes ont généralement une grande valeur statistique, il est plus que probable que les crackers se concentrent fortement à gauche de la courbe en cloche du QI des Blancs, où ils ont été concentrés par des générations de pression dysgénique. Si, comme le soutient Charles Murray, l'efficacité de la sélection méritocratique au sein de la société américaine n'a cessé d'augmenter et s'est combinée à l'appariement sélectif pour transformer les différences de classe en castes génétiques, il serait étrange que la couche sociale des crackers se caractérise par une élévation cognitive notable. Cependant, tant que l'on s'en tient rigoureusement au stéréotype, des questions délicates et intrigantes se posent à ce stade. L'appariement sélectif ? Comment cela peut-il fonctionner, alors que les crackers épousent leurs cousins ? Ah oui, il y a ça. Si l'on se réfère aux groupes de population situés au-delà de la ligne Hajnal, au nord-ouest, les modèles traditionnels de parenté chez les crackers sont particulièrement atypiques par rapport à la norme anglo-saxonne (WASP) exogame.

L'infatigable « *hbdchick* » est une ressource essentielle sur ce sujet. Au fil d'une série de billets de blog véritablement monumentaux, elle utilise les outils conceptuels hamiltoniens pour étudier la frontière entre nature et culture, qui comprend les structures de parenté, les différenciations qu'elles nécessitent dans le calcul de la fitness inclusive et les profils ethniques distinctifs qui en résultent dans la psychologie évolutionniste de l'altruisme. Elle attire notamment l'attention sur l'anomalie de l'histoire (nord-ouest) européenne, où l'exogamie obligatoire – par la proscription rigoureuse des mariages entre cousins – a prévalu pendant 1 600 ans. Selon elle, cette orientation distinctive vers l'exogamie explique de manière plausible diverses particularités bioculturelles, dont la plus importante sur le plan historique est la prééminence unique de l'altruisme réciproque (par rapport à l'altruisme familial), qui se manifeste par un individualisme marqué, des familles nucléaires, une affinité avec des institutions « corporatives »

(sans lien de parenté), des relations contractuelles très développées entre étrangers, des niveaux relativement faibles de népotisme/corruption et des formes solides de cohésion sociale indépendantes des liens tribaux.

La consanguinité, en revanche, crée un environnement sélectif favorisant le collectivisme tribal, les systèmes étendus de loyauté et d'honneur familiaux, la méfiance envers les non-parents et les institutions impersonnelles, et, en général, ces traits « claniques » qui s'accordent mal avec les valeurs dominantes de la modernité (eurocentrique) et sont donc dénoncés pour leur « xénophobie » et leur « corruption » primitives. Les valeurs claniques sont bien sûr nourries dans les clans, comme ceux qui peuplent la frange celtique et les régions frontalières de la Grande-Bretagne, où les mariages entre cousins ont persisté, ainsi que les formes socio-économiques et culturelles qui y sont associées, en particulier l'élevage (plutôt que l'agriculture) et une propension à la violence extrême, de type vendetta.

Cette analyse introduit le paradoxe central de l'« identité blanche », car les traits ethniques spécifiquement européens qui ont structuré l'ordre moral de la modernité, l'éloignant du tribalisme et le rapprochant de l'altruisme réciproque, sont indissociables d'un héritage unique de métissage qui est intrinsèquement corrosif pour la solidarité ethnocentrique. En d'autres termes, c'est presque exactement la faiblesse du sentiment d'appartenance ethnique qui rend un groupe ethniquement moderniste, compétent dans la construction d'institutions « corporatives » (non familiales) et donc objectivement privilégié/avantageux dans la dynamique de la modernité.

Ce paradoxe s'exprime le plus pleinement dans les formes radicales de renouveau ethnocentrique européen illustrées par le paléo- et le néonazisme, qui déconcertent autant leurs partisans que leurs adversaires. Lorsque la « trahison raciale » exceptionnellement avancée est votre caractéristique raciale par excellence, toute possibilité de politique ethno-supremaciste viable disparaît dans un abîme logique – même si des occasions de troubles à grande échelle subsistent sans aucun doute. Certes, un nazi, par définition, est prêt (et désireux) à sacrifier la modernité sur l'autel de la pureté raciale, mais c'est soit ne pas comprendre, soit affirmer tragiquement la conséquence inévitable, qui est d'être dépassé par la modernité (et donc vaincu). La politique identitaire est pour les perdants, de manière inhérente et immuable, en raison de son caractère essentiellement parasitaire qui ne fonctionne qu'à partir de la gauche. Parce que la consanguinité est systématiquement contre-indiquée pour le pouvoir moderne, les Übermenschen raciaux n'ont aucun sens réel.

En tout état de cause, aussi fascinants que puissent être les nazis, ils ne constituent en aucun cas une clé fiable pour comprendre l'histoire ou l'orientation de la culture cracker, au-delà de fixer une limite logique à la construction programmatique et à l'utilisation de la politique identitaire blanche. Se tatouer des croix gammées sur le front n'y change rien. (Hatfields vs McCoys est plus pachtoune que teutonique.)

La conjonction qui se produit dans la Cracker Factory est tout à fait différente et bien plus déroutante, mêlant les défenseurs urbains et cosmopolites d'une marchandisation hyper-contractuelle à des traditionalistes romantiques, des ethno-particularistes et des nostalgiques de la « cause perdue ». Il est d'abord nécessaire de comprendre cet enchevêtrement dans toute son étrange complexité avant d'en explorer les leçons. Pour cela, quelques données semi-aléatoires et simplifiées peuvent être utiles :

* Le Mises Institute a été fondé à Auburn, en Alabama.

* Les bulletins d'information de Ron Paul des années 1980 contiennent des remarques d'une teinte résolument derbyshireenne.

* Derbyshire adore Ron Paul.

* Murray Rothbard a écrit pour défendre HBD.

* Parmi les contributeurs de lewrockwell.com figurent Thomas J. DiLorenzo et Thomas Woods.

* Tom Palmer n'aime pas Lew Rockwell ni Hans-Hermann Hoppe parce qu'« ensemble, ils ont ouvert les portes de l'enfer et accueilli les racistes, nationalistes et excentriques les plus extrémistes de la droite ».

* Les libertariens / constitutionnalistes représentent 20 % de la liste de surveillance de l'extrême droite du SPLC (Chuck Baldwin, Michael Boldin, Tom DeWeese, Alex Jones, Cliff Kincaid et Elmer Stewart Rhodes).

... cela suffit peut-être pour continuer (même s'il y a beaucoup d'autres exemples à portée de main). Ces points ont été sélectionnés, de manière discutable, grossière et partielle, afin d'apporter un soutien impressionniste à une thèse fondamentale unique : *les forces socio-historiques fondamentales sont en train de crackeriser le libertarianisme.*

Si l'on accepte comme cadre les conclusions provisoires de la recherche menée par hbdchick, l'étrangeté de ce mariage entre les thèmes libertaires et néo-confédérés apparaît immédiatement. Lorsqu'on les place sur un axe bioculturel, défini par des degrés d'exogamie, l'absence de chevauchement – voire de proximité – est dramatiquement mise en évidence. À une extrémité se trouve une doctrine radicalement individualiste, axée presque exclusivement sur des réseaux mutables d'échanges volontaires de type économique (et notoirement insensible à l'existence même de liens sociaux non négociables). À l'autre extrémité se trouve une riche culture d'attachement local, de famille élargie, d'honneur, de mépris des valeurs commerciales et de méfiance envers les étrangers. La rationalité distillée du capitalisme fluide est juxtaposée à la hiérarchie traditionnelle et aux valeurs inaliénables. La priorité absolue accordée à la sortie se confond avec des traditions populaires dont on ne peut même pas imaginer la sortie.

Cependant, en associant ces deux éléments, on aboutit à une conclusion simple et de plus en plus irrésistible : la liberté n'a pas d'avenir dans le monde anglophone en dehors de la perspective de la sécession. L'effondrement à venir est la seule issue possible.

Partie 4e : Histoire croisée

La démocratie est le contraire de la liberté, il est presque inhérent au processus démocratique qu'il tende vers moins de liberté plutôt que vers plus, et la démocratie n'est pas quelque chose qui peut être réparée. La démocratie est intrinsèquement défectueuse, tout comme le socialisme. La seule façon de la réparer est de la démanteler.

Frank Karsten

L'historien (principalement spécialisé dans les sciences) Doug Fosnow a appelé les comtés « rouges » des États-Unis à faire sécession des comtés « bleus » pour former une nouvelle fédération. Cette idée a été accueillie avec beaucoup de scepticisme par le public, qui a fait remarquer que la fédération « rouge » n'aurait pratiquement pas de littoral. Doug pensait-il vraiment qu'une telle sécession était susceptible de se produire ? Non, a-t-il admis joyeusement, mais tout serait mieux que la guerre raciale qu'il estime probable, et il est du devoir des intellectuels de proposer des solutions moins horribles.

John Derbyshire

Ainsi, plutôt que de recourir à une réforme descendante, dans les conditions actuelles, la stratégie à adopter doit être celle d'une révolution ascendante. À première vue, cette prise de conscience semble rendre impossible toute révolution sociale libérale-libertaire, car cela implique-t-il de persuader la majorité de la population de voter pour l'abolition de la démocratie et la fin de tous les impôts et de toute législation ? Et n'est-ce pas là pure fantaisie, étant

donné que les masses sont toujours apathiques et indolentes, et plus encore étant donné que la démocratie, comme expliqué ci-dessus, favorise la dégénérescence morale et intellectuelle ? Comment peut-on espérer que la majorité d'un peuple de plus en plus dégénéré, habitué au « droit » de vote, renonce volontairement à la possibilité de piller les biens d'autrui ? Présentée ainsi, il faut admettre que la perspective d'une révolution sociale doit effectivement être considérée comme pratiquement nulle. C'est seulement après réflexion, en considérant la sécession comme partie intégrante de toute stratégie ascendante, que la tâche d'une révolution libérale-libertaire apparaît moins impossible, même si elle reste intimidante.

Hans-Hermann Hoppe

Conçue de manière générique, la *modernité* est une condition sociale définie par une tendance intégrale, qui se résume à des taux de croissance économique soutenus dépassant l'augmentation de la population, marquant ainsi une échappatoire à l'histoire normale, enfermée dans le piège malthusien. Lorsque, dans un souci d'évaluation impartiale, l'analyse se limite aux termes de ce modèle quantitatif de base, elle soutient la subdivision en composantes positives (croissance) et négatives de la tendance : d'une part, les contributions techno-industrielles (scientifiques et commerciales) à l'accélération du développement et, d'autre part, les contre-tendances sociopolitiques visant à la capture du produit économique par des intérêts particuliers démocratiquement habilités à rechercher des rentes (démosclérose). Ce que le libéralisme classique donne (la révolution industrielle), le libéralisme mature le reprend (via l'État providence cancéreux). En géométrie abstraite, cela décrit une courbe en S d'emballage auto-limité. En tant que drame de la libération, c'est une promesse non tenue.

Conçue en particulier comme une singularité ou une chose réelle, la modernité présente des caractéristiques ethno-géographiques qui compliquent et nuancent sa pureté mathématique. Elle est venue de quelque part, s'est imposée plus largement et a amené les différents peuples du monde dans un éventail extraordinaire de relations nouvelles. Ces relations étaient typiquement « modernes » si elles impliquaient un dépassement des limites malthusiennes antérieures, permettant l'accumulation du capital et initiant de nouvelles tendances démographiques, mais elles associaient des groupes concrets plutôt que des fonctions économiques abstraites. Au moins en apparence, la modernité était donc le fait d'un certain type de personnes, avec, et souvent contre, d'autres personnes qui leur étaient manifestement différentes. Au moment où elle vacillait sur la pente descendante de la courbe en S, au début du XXe siècle, la résistance à ses caractéristiques génériques (« l'aliénation capitaliste ») était devenue presque impossible à distinguer de l'opposition à sa particularité (« l'impérialisme européen » et la « suprématie blanche »). Conséquence inévitable, la conscience moderniste du noyau ethno-géographique du système a glissé vers la panique raciale, dans un processus qui n'a été arrêté que par la montée et l'immolation du Troisième Reich.

Compte tenu de la tendance inhérente de la modernité à la dégénérescence ou à l'autodestruction, trois grandes perspectives s'ouvrent. Elles ne s'excluent pas strictement et ne constituent donc pas de véritables alternatives, mais il est utile, à des fins schématiques, de les présenter comme telles.

(1) La modernité 2.0. La modernisation mondiale est relancée à partir d'un nouveau noyau ethno-géographique, libéré des structures dégénérées de son prédécesseur eurocentrique, mais confronté sans aucun doute à des tendances à long terme tout aussi funestes. C'est de loin le scénario le plus encourageant et le plus plausible (d'un point de vue pro-moderniste), et si la Chine reste même approximativement sur sa trajectoire actuelle, il se réalisera à coup sûr. (L'Inde, malheureusement, semble trop avancée dans sa version native de démesclérose pour pouvoir sérieusement rivaliser).

(2) La postmodernité. Équivalant essentiellement à un nouvel âge sombre, dans lequel les limites malthusiennes s'imposent à nouveau brutalement, ce scénario suppose que la modernité 1.0 a tellement mondialisé sa propre morbidité que tout l'avenir du monde s'effondre autour d'elle. Si la cathédrale « gagne », c'est ce qui nous attend.

(3) Renaissance occidentale. Pour renaître, il faut d'abord mourir, donc plus le « redémarrage » est difficile, mieux c'est. Une crise globale et une désintégration offrent les meilleures chances (de manière plus réaliste, en tant que

sous-thème de l'option n° 1).

Comme la concurrence est une bonne chose, une pincée de Renaissance occidentale pimenterait les choses, même si, comme cela semble hautement probable, la modernité 2.0 est la principale voie vers l'avenir pour le monde. Cela dépendra de la capacité de l'Occident à mettre fin et à inverser pratiquement tout ce qu'il a fait depuis plus d'un siècle, à l'exception des innovations scientifiques, technologiques et commerciales. Il est préférable de rester dans le domaine de l'hypothèse, car la possibilité que l'une de ces choses se produise est hautement improbable :

(1) Remplacement de la démocratie représentative par un républicanisme constitutionnel (ou des mécanismes gouvernementaux encore plus extrêmes et anti-politiques).

(2) Réduction massive de la taille de l'État et confinement rigoureux de ses fonctions à l'essentiel (tout au plus).

(3) Rétablissement de la monnaie forte (pièces en métaux précieux et billets adossés à des lingots) et abolition de la banque centrale.

(4) Le démantèlement du pouvoir discrétionnaire de l'État en matière monétaire et fiscale, abolissant ainsi la macroéconomie pratique et libérant l'économie autonome (ou « catallactique »). (Ce point est redondant, puisqu'il découle rigoureusement des points 2 et 3 ci-dessus, mais c'est le véritable enjeu, il mérite donc d'être souligné).

Il y a plus – c'est-à-dire moins de politique – mais il est déjà tout à fait clair que rien de tout cela ne se produira sans un cataclysme civilisationnel existentiel. Demander aux politiciens de limiter leurs propres pouvoirs est une idée vouée à l'échec, mais rien de moins ne va même dans la bonne direction. Ce n'est toutefois pas le problème le plus vaste ni le plus profond.

La démocratie peut commencer comme un mécanisme procédural défendable pour limiter le pouvoir du gouvernement, mais elle évolue rapidement et inexorablement vers quelque chose de tout à fait différent : une culture du vol systématique. Dès que les politiciens ont appris à acheter le soutien politique avec les « deniers publics » et conditionné les électeurs à accepter le pillage et la corruption, le processus démocratique se réduit à la formation de « coalitions distributives » (selon Mancur Olson) – des majorités électorales cimentées par un intérêt commun pour un modèle de vol collectivement avantageux. Pire encore, comme les gens ne sont en moyenne pas très brillants, l'ampleur des ravages que peut causer l'establishment politique dépasse de loin même les pillages déments qui sont exposés au regard du public. Il est particulièrement facile de dissimuler le pillage de l'avenir par la dévaluation monétaire, l'accumulation de dettes, la destruction de la croissance et le retard technico-industriel, ce qui le rend très populaire. La démocratie est essentiellement tragique parce qu'elle fournit à la population une arme pour se détruire, une arme qui est toujours saisie avec empressement et utilisée. Personne ne dit jamais « non » à quelque chose de gratuit. Presque personne ne se rend même compte qu'il n'y a rien de gratuit. La ruine culturelle totale est la conclusion inévitable.

Dans la phase finale de la modernité 1.0, l'histoire américaine devient le récit dominant du monde. C'est là que le grand vecteur culturel abrahamique culmine dans le néo-puritanisme sécularisé de la Cathédrale, qui établit la Nouvelle Jérusalem à Washington DC. L'appareil messianico-révolutionnaire se consolide dans l'État évangélique, qui est autorisé à utiliser tous les moyens nécessaires pour instaurer un nouvel ordre mondial de fraternité universelle, au nom de l'égalité, des droits de l'homme, de la justice sociale et, surtout, de la démocratie. La confiance morale absolue de la cathédrale garantit la poursuite enthousiaste d'un pouvoir centralisé sans limites, illimité dans sa pénétration intensive et son champ d'application étendu.

Avec une ironie totalement cachée aux descendants des chasseurs de sorcières eux-mêmes, l'ascension de cette cohorte de fanatiques moraux sinistres vers des sommets de pouvoir mondial jamais atteints auparavant coïncide

avec la descente de la démocratie de masse vers des profondeurs inimaginables de corruption gloutonne. Tous les cinq ans, l'Amérique se vole à elle-même et se renferme en échange d'un soutien politique. « *Cette démocratie, c'est facile : il suffit de voter pour celui qui vous promet le plus. Même un idiot pourrait le faire.* » En réalité, elle aime les idiots, les traite avec une gentillesse apparente et fait tout ce qu'elle peut pour en fabriquer davantage.

La tendance inexorable de la démocratie à la dégénérescence constitue un argument implicite en faveur de la réaction. Étant donné que chaque étape importante du « progrès » sociopolitique a conduit la civilisation occidentale vers une ruine totale, revenir sur ses pas suggère un retour de la société du pillage à un ordre plus ancien fondé sur l'autonomie, l'industrie honnête et l'échange, l'apprentissage pré-propagandiste et l'auto-organisation civique. L'attrait de cette vision réactionnaire est mis en évidence par la vogue des vêtements, des symboles et des documents constitutionnels du XVIII^e siècle parmi la minorité importante (Tea Party) qui voit clairement le cours désastreux de l'histoire politique américaine.

L'alarme « raciale » a-t-elle déjà sonné dans votre tête ? Ce serait étonnant que ce ne soit pas le cas. Reculez dans votre imagination avant 2008, et la voix troublée de votre conscience remet déjà en question vos préjugés contre les révolutionnaires kenyans et les professeurs marxistes noirs. Continuez à reculer jusqu'à l'ère de la Grande Société et des droits civiques, et les avertissements atteignent un paroxysme hystérique. Il est alors parfaitement évident que l'histoire politique américaine a progressé selon deux voies parallèles et interdépendantes, correspondant à la capacité et à la *légitimité* de l'État. Remettre en question son ampleur et sa portée revient à contester à la fois le caractère sacré de son objectif et la nécessité morale et spirituelle de lui accorder toutes les ressources et d'imposer toutes les restrictions légales nécessaires pour le réaliser efficacement. Plus précisément, reculer devant l'ampleur du Léviathan, c'est faire preuve d'insensibilité face à l'immensité – voire à l'infini – de la culpabilité raciale héritée et à l'impératif catégorique unique qui subsiste dans la modernité sénile : le gouvernement doit en faire plus. La possibilité, voire la quasi-certitude, que les conséquences pathologiques de l'activisme chronique du gouvernement aient depuis longtemps supplanté les problèmes qu'il visait à l'origine, est une affirmation si totalement inadaptée à l'époque de la religion démocratique que son insignifiance pratique est assurée.

Même à gauche, il serait extraordinaire de trouver beaucoup de gens qui croient sincèrement, après une réflexion approfondie, que le principal moteur de l'expansion et de la centralisation du gouvernement a été le désir ardent de faire le bien (non pas que les intentions aient de l'importance). Pourtant, lorsque les deux voies se croisent, le choc moral est tel, le fossé entre le Golgotha racial et le Léviathan intrusif est si grand, que le scepticisme est suspendu et que le grand mythe progressiste s'installe. *L'alternative à plus de gouvernement, à toujours en faire plus, était de rester là, négligent, pendant qu'ils lynchaient un autre Noir.* Cette proposition contient tout le contenu essentiel de l'éducation progressiste américaine.

Les deux voies historiques que sont la capacité et la finalité de l'État peuvent être conçues comme un protocole de traduction, permettant de « décoder » toute restriction recommandée du pouvoir gouvernemental comme une obstruction malveillante à la justice raciale. Ce système de substitutions fonctionne si bien qu'il fournit tout un vocabulaire de « mots codés » ou de « dog-whistles » (sifflets pour chiens) – « welfare » (aide sociale), « freedom of association » (liberté d'association), « states rights » (droits des États) – garantissant que toute déclaration intelligible sur la dimension politique principale (gauche-droite) occupe un double registre, semi-saturé d'évocations raciales. La régression réactionnaire sent le fruit étrange.

... et cela avant même de sortir du désastreux XX^e siècle. Ce n'est pas l'ère des droits civiques, mais la « guerre civile américaine » (selon les vainqueurs) ou la « guerre entre les États » (selon les vaincus) qui a pour la première fois indissolublement croisé la question pratique du Léviathan avec la dialectique raciale (noirs/blancs), établissant ainsi le carrefour central de l'antagonisme politique et de la rhétorique qui ont suivi. La première étape indispensable pour comprendre cette fatalité serpente le long d'une diagonale délicate entre les récits étatistes et révisionnistes dominants, car la conflagration qui a consumé la nation américaine au début des années 1860 concernait entièrement, mais pas exclusivement, l'émancipation de l'esclavage et les droits des États, aucune de ces « causes

» n'étant réductible à l'autre ni suffisante pour supprimer les ambiguïtés persistantes de la guerre. Si l'on trouve un certain nombre de « libéraux » heureux de célébrer la consolidation du pouvoir centralisé dans l'Union triomphante et, symétriquement, un nombre (beaucoup plus restreint) de néo-confédérés apologistes de l'institution de l'esclavage dans les États du Sud, aucune de ces positions sans conflit ne rend compte de l'héritage culturel dynamique d'une guerre entre les codes.

La guerre est un nœud. En dissociant pratiquement la liberté en « émancipation » et « indépendance », puis en les opposant l'une à l'autre dans une demi-décennie de carnage, les bleus contre les gris, il était établi que la liberté serait brisée sur le champ de bataille, quelle que soit l'issue du conflit. La victoire de l'Union a déterminé que le sens émancipateur de la liberté prévaudrait, non seulement en Amérique, mais dans le monde entier, et le règne final de la Cathédrale était assuré. Néanmoins, l'écrasement de la deuxième guerre de sécession américaine a tourné en dérision la première. Si l'institution de l'esclavage a délégitimé une guerre d'indépendance, que reste-t-il de 1776 ? La cohérence morale de la cause de l'Union exigeait que les fondateurs soient reconnus comme des propriétaires d'esclaves patriarcaux blancs politiquement illégitimes, et l'histoire américaine a explosé dans l'éducation progressiste et les guerres culturelles.

Si l'indépendance est l'idéologie des esclavagistes, l'émancipation exige la destruction programmatique de l'indépendance. Dans une histoire à codes croisés, la réalisation de la liberté est indissociable de son abolition.

Partie 4f : À l'approche de l'horizon bionique

Il est temps de conclure cette longue digression en nous tournant avec impatience vers la fin. Le thème de base a été le contrôle de l'esprit, ou la suppression de la pensée, comme le démontre le complexe médiatico-universitaire qui domine les sociétés occidentales contemporaines et que Mencius Moldbug appelle la Cathédrale. Lorsque les choses sont écrasées, elles disparaissent rarement. Au contraire, elles sont déplacées, fuyant vers des ombres protectrices, et se transformant parfois en monstres. Aujourd'hui, alors que l'orthodoxie répressive de la Cathédrale se désagrège, de diverses manières et à de nombreux égards, une ère de monstres approche.

Le dogme central de la *Cathédrale* a été formalisé sous le nom de Modèle scientifique social standard (SSSM) ou « théorie de l'esprit vierge ». Il s'agit de la croyance, complétée dans ses éléments essentiels par l'anthropologie de Franz Boas, selon laquelle toute question légitime sur l'humanité est limitée à la sphère de la culture. La nature permet que « l'homme » soit, mais ne détermine jamais ce qu'est l'homme. Les questions portant sur les caractéristiques naturelles et les variations entre les êtres humains sont elles-mêmes considérées à juste titre comme des particularités culturelles, voire des pathologies. Les échecs de l'« éducation » sont la seule chose que nous sommes autorisés à voir.

Comme la *Cathédrale* a une orientation idéologique cohérente et qu'elle sélectionne ses ennemis en conséquence, une évaluation scientifique relativement objective du SSSM dégénère facilement en antagonisme pur et simple. Comme le remarque Simon Blackburn (dans une critique réfléchie de l'ouvrage de Steven Pinker, *The Blank Slate*), « La dichotomie entre nature et culture acquiert rapidement des implications politiques et émotionnelles. Pour le dire crûment, la droite aime les gènes et la gauche aime la culture... ».

À la limite de la haine réciproque, le déterminisme héréditaire s'oppose au constructivisme social, chacun s'engageant dans un modèle de causalité radicalement réduit. Soit la nature s'exprime à travers la culture, soit la culture s'exprime à travers ses images (« constructions ») de la nature. Ces deux positions sont piégées aux extrémités opposées d'un circuit incomplet, structurellement aveugles à la culture du naturalisme pratique, c'est-à-dire à la manipulation techno-scientifique / industrielle du monde.

L'acquisition de connaissances et l'utilisation d'outils constituent un circuit dynamique unique, produisant la technoscience comme un système intégral, sans division réelle entre aspects théoriques et pratiques. La science se développe en boucles, à travers la *technique* expérimentale et la production d'instruments toujours plus sophistiqués, tout en s'inscrivant dans un processus industriel plus large. Son progrès est l'amélioration d'une machine. Ce caractère intrinsèquement technologique de la science (moderne) démontre l'*efficacité* de la culture en tant que force naturelle complexe. Elle n'exprime pas une circonstance naturelle préexistante, ni ne se contente de construire des représentations sociales. Au contraire, la nature et la culture composent un circuit dynamique, à la frontière de la nature, où se décide le destin.

Selon le postulat auto-renforçant de la modernisation, comprendre, c'est rendre modifiable. Il faut donc s'attendre à ce que la biologie et la médecine coévoluent. La même dynamique historique qui bouleverse complètement le SSSM par des vagues incessantes de découvertes scientifiques volatilise simultanément l'identité biologique humaine par le biais de la biotechnologie. Il n'y a pas de différence fondamentale entre apprendre ce que nous sommes réellement et nous redéfinir comme des contingences technologiques, ou des êtres technoplastiques, susceptibles de transformations précises et scientifiquement fondées. L'« humanité » devient intelligible lorsqu'elle est intégrée dans la technosphère, où le traitement de l'information du génome, par exemple, fait coïncider parfaitement la lecture et l'édition.

Décrire ce circuit, qui consume l'espèce humaine, c'est définir notre horizon bionique : le seuil de fusion définitive entre nature et culture, à partir duquel une population devient indissociable de sa technologie. Il ne s'agit ni de déterminisme héréditaire, ni de constructivisme social, mais c'est ce à quoi ces deux concepts auraient fait référence s'ils avaient désigné quelque chose de réel. C'est un syndrome vivement anticipé par Octavia Butler, dont la trilogie *Xenogenesis* est consacrée à l'examen d'une population au-delà de l'horizon bionique. Ses « marchands de gènes » Oankali n'ont pas d'identité séparable du programme biotechnologique qu'ils mettent en œuvre en permanence sur eux-mêmes, puisqu'ils acquièrent commercialement, produisent industriellement et reproduisent sexuellement leur population dans un processus unique et intégral. Il n'y a pas de différence fondamentale entre ce que sont les Oankali et leur mode de vie ou leur comportement. Parce qu'ils se créent eux-mêmes, leur nature est leur culture et (bien sûr) réciproquement. Ce qu'ils sont est exactement ce qu'ils font.

Les traditionalistes religieux de l'orthosphère occidentale ont raison d'identifier l'horizon bionique qui se profile à l'horizon comme un événement théologique (négatif). L'autoproduction technoscientifique supprime spécifiquement l'essence fixe et sacralisée de l'homme en tant qu'être créé, au milieu du plus grand bouleversement de l'ordre naturel depuis l'émergence de la vie eucaryote, il y a un demi-milliard d'années. Il ne s'agit pas simplement d'un événement évolutif, mais du seuil d'une nouvelle phase évolutive. John H. Campbell annonce l'émergence de l'*Homo autocatalyticus*, tout en affirmant : « En fait, il est difficile d'imaginer un système d'hérédité plus idéal pour l'ingénierie que le nôtre. »

John H. Campbell ? – un prophète de la monstruosité, et l'excuse parfaite pour une citation monstrueuse :

Les biologistes soupçonnent que de nouvelles formes évoluent rapidement à partir de très petits groupes d'individus (peut-être même une seule femelle fécondée, Mayr, 1942) à la périphérie d'une espèce existante. Là, le stress d'un environnement pratiquement inhabitable, la consanguinité forcée entre les membres isolés d'une même famille, l'« introgression » de gènes étrangers provenant d'espèces voisines, l'absence d'autres membres de l'espèce avec lesquels entrer en compétition, ou tout autre facteur, favorise une réorganisation majeure du programme génomique, peut-être à partir d'un changement modeste dans la structure des gènes. Presque tous ces fragments d'espèces transformés disparaissent, mais certains ont la chance de trouver une nouvelle niche viable. Ils prospèrent et se développent pour former une nouvelle espèce. Leur conversion en un pool génétique statistiquement limité stabilise alors l'espèce et l'empêche de subir d'autres changements évolutifs. Les espèces établies se distinguent davantage par leur stasis que par leur changement. Même la création d'une nouvelle espèce fille ne semble pas modifier une

espèce existante. Personne ne nie que les espèces peuvent se transformer progressivement et à des degrés divers, mais cette « anagenèse » est relativement peu importante par rapport aux sauts géologiques soudains dans la génération de nouveautés. Trois implications sont importantes.

1. La plupart des changements évolutifs sont associés à l'origine de nouvelles espèces.
2. Plusieurs modes d'évolution peuvent fonctionner simultanément. Dans ce cas, le plus efficace domine le processus.
3. Ce sont de minuscules minorités d'individus qui sont responsables de la majeure partie de l'évolution, et non l'espèce dans son ensemble.

Une deuxième caractéristique importante de l'évolution est l'autoréférence (Campbell, 1982). La caricature cartésienne d'un « environnement » externe autonome dictant la forme d'une espèce comme un emporte-pièce découpant des pochoirs dans des feuilles de pâte est complètement fautive. L'espèce façonne son environnement aussi profondément que l'environnement « fait évoluer » l'espèce. En particulier, les organismes créent les conditions limitantes de l'environnement dans lequel ils sont en concurrence. Les gènes jouent donc deux rôles dans l'évolution. Ils sont à la fois la cible de la sélection naturelle et, en fin de compte, ils induisent et déterminent les pressions sélectives qui agissent sur eux. Cette causalité circulaire l'emporte sur le caractère mécanique de l'évolution. L'évolution est dominée par la rétroaction des activités évoluées des organismes sur leur propre évolution.

La troisième réalisation fondamentale est que l'évolution s'étend au-delà du changement des organismes en tant que produits de l'évolution pour englober le changement du processus lui-même. L'évolution évolue (Jantsch, 1976 ; Balsh, 1989 ; Dawkins, 1989 ; Campbell, 1993). Les évolutionnistes connaissent ce fait, mais ne lui ont jamais accordé l'importance qu'il mérite, car il est incompatible avec le darwinisme. Les darwinistes, et en particulier les néo-darwinistes modernes, assimilent l'évolution au fonctionnement d'un principe logique simple, antérieur à la biologie : l'évolution n'est que le principe darwinien de la sélection naturelle en action, et c'est là tout l'objet de la science de l'évolution. Comme les principes ne peuvent changer avec le temps ou les circonstances, l'évolution doit être fondamentalement statique.

Bien sûr, l'évolution biologique n'est pas du tout ainsi. Il s'agit d'un processus complexe réel, et non d'un principe. La manière dont elle se déroule peut changer avec le temps, et c'est indéniable. Cela est d'une importance capitale, car le processus d'évolution progresse à mesure qu'il avance (Campbell, 1986). La matière pré-vivante présente dans la soupe primordiale de la Terre n'a pu évoluer que grâce à des mécanismes « chimiques » subdarwinien. Une fois que ces processus insignifiants ont créé des molécules génétiques contenant les informations nécessaires à leur auto-réplication, l'évolution a pu mettre en œuvre la sélection naturelle. L'évolution a ensuite enveloppé les génomes auto-réplicatifs dans des organismes auto-réplicatifs afin de contrôler la manière dont la vie réagirait aux vents de la sélection provenant de l'environnement. Plus tard, en créant des organismes multicellulaires, l'évolution a eu accès au changement morphologique comme alternative à l'évolution biochimique, plus lente et moins polyvalente. Les changements dans les instructions des programmes de développement ont remplacé les changements dans les catalyseurs enzymatiques. Les systèmes nerveux ont ouvert la voie à une évolution comportementale, sociale et culturelle encore plus rapide et plus puissante. Enfin, ces modes supérieurs ont produit l'organisation préalable à une évolution rationnelle et intentionnelle, guidée et propulsée par des esprits orientés vers un but. Chacune de ces étapes représentait un nouveau niveau émergent de capacité évolutive.

Il existe donc deux processus évolutifs distincts, mais étroitement liés. Je les appelle « évolution adaptative » et « évolution générative ». Le premier est la modification darwinienne bien connue des organismes visant à améliorer leur survie et leur succès reproductif. L'évolution générative est tout à fait différente. Il s'agit d'un changement dans un processus plutôt que dans une structure. De plus, ce processus est ontologique. Le mot « évolution » signifie

littéralement « se déployer », et ce qui se déploie est la capacité à évoluer. Les animaux supérieurs sont devenus de plus en plus aptes à évoluer. En revanche, ils ne sont pas plus aptes que leurs ancêtres ou que les formes microbiennes les plus primitives. Toutes les espèces actuelles ont exactement le même bilan de survie ; en moyenne, chaque organisme supérieur vivant aujourd'hui ne laissera que deux descendants, comme c'était le cas il y a cent millions d'années, et les espèces modernes ont autant de chances de disparaître que celles du passé. Les espèces ne peuvent pas devenir de plus en plus aptes, car le succès reproductif n'est pas un paramètre cumulatif.

Pour les nationalistes raciaux, soucieux que leurs petits-enfants leur ressemblent, Campbell est l'abîme. Le métissage n'est pas le problème. *Pensez à des tentacules sur le visage.*

Campbell est également un sécessionniste, bien qu'il ne soit absolument pas préoccupé par les questions d'identité politique (pureté raciale) ou d'élitisme cognitif traditionnel (eugénisme). À l'approche de l'horizon bionique, le sécessionnisme prend une tournure encore plus sauvage et monstrueuse, vers la spéciation. Les membres du site euevolution résumant bien ce scénario :

Partant du principe que la majorité de l'humanité n'acceptera pas volontairement des politiques de gestion qualitative de la population, Campbell souligne que toute tentative d'augmenter le QI de l'ensemble de l'espèce humaine serait d'une lenteur fastidieuse. Il souligne en outre que l'objectif général des premières théories eugénistes n'était pas tant l'amélioration de l'espèce que la prévention de son déclin. L'eugénisme de Campbell préconise donc l'abandon de l'Homo sapiens en tant que « relique » ou « fossile vivant » et l'application de technologies génétiques pour intervenir sur le génome, probablement en écrivant de nouveaux gènes à partir de zéro à l'aide d'un synthétiseur d'ADN. Une telle eugénisme serait pratiquée par des groupes d'élite, dont les réalisations dépasseraient si rapidement et si radicalement le rythme habituel de l'évolution qu'en l'espace de dix générations, les nouveaux groupes auraient dépassé notre forme actuelle dans la même mesure que nous avons transcendé les singes.

Vu sous l'angle de l'horizon bionique, tout ce qui émerge de la dialectique de la terreur raciale reste prisonnier de trivialisés. Il est temps de passer à autre chose.

NICK LAND